

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming g/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

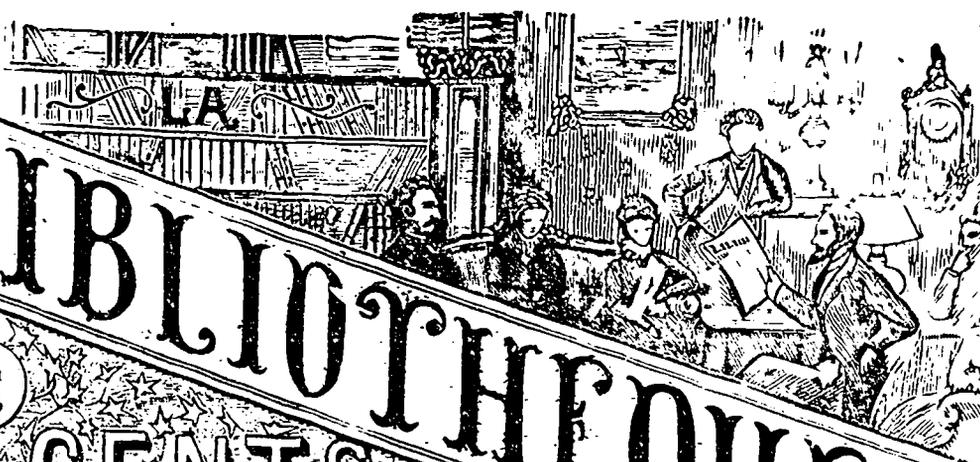
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

BIBLIOTHEQUE

CINO CENTS



Publiés par FOIRÉ, BÉLANGER & C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 29 NOVEMBRE 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 8

L'ENLEVEMENT DE JEANNE

6me Partie de VŒU DE HAINE
PAR ERNEST CAPENDU



Et la foule, balancée au dessus de l'abîme, courbait le front..... (page 162)

L'ENLEVEMENT DE JEANNE !

(Sixième Partie de VŒU DE HAINE par Ernest Capendu)

I

LE BOUTON.

Au moment où Marie revenait dans la cour, les femmes et les enfants demeurés à la ferme étaient tous rassemblés près de cet endroit d'où l'œil pouvait s'étendre vers l'extrémité de la presqu'île.

M. d'Almoy était avec deux paysans à l'extrémité du chemin conduisant au Crozon. Catherine était près du gentilhomme et paraissait le supplier de lui accorder une grâce. Presque à genoux sur la mousse, les mains jointes, les regards voilés par les larmes, elle était dans l'attitude de la prière.

—Je vous en supplie, monsieur le comte, disait-elle, mon père va revenir... promettez-moi que vous intercéderez.

—Je ne puis, Catherine, répondit d'Almoy. Je voudrais le faire que je ne pourrais rien obtenir.

—Ma sœur ne peut mourir !

—Elle a trahi, elle mourra !

—Mon Dieu ! dit Catherine en se tordant les mains, mon Dieu ! n'aurez-vous donc pas pitié de mes larmes et de mes douleurs ? Sauvez-la !

M. d'Almoy fit un geste d'impatience, et peut-être allait-il interdire à la jeune fille toute tentative de supplication nouvelle, quand un paysan accourut, écartant les hautes herbes :

—Les gars reviennent, dit-il en désignant la plaine.

M. d'Almoy s'apprêta à descendre ; Catherine lui saisit les mains,

—Par pitié, dit-elle, parlez à mon père ! obtenez...

Le chef royaliste repoussa rudement la jeune fille, et retirant la main qu'elle avait prise il sauta sur la route. Catherine tomba sur le sol et des sanglots rauques déchirèrent sa gorge.

Un groupe de cavaliers arrivait au galop par l'allée de ronces et de houblons sauvages, soulevant un nuage de poussière. Ces cavaliers, qui étaient au nombre de quatre, mirent pied à terre : c'étaient le marquis de La Prévalaye, d'Estournal, Yvanec et Séverin. Tous quatre avaient le front chargé de nuages sombres ; le marquis se mordait les lèvres avec une impatience fiévreuse. Yvanec, les bras croisés sur la poitrine, semblait concentrer toutes ses pensées en lui-même. Séverin avait les yeux rivés sur son père dont il ne s'éloignait pas. On lisait une résolution énergique dans ce regard embrasé qui enveloppait le vieillard.

M. d'Estournal était calme et impassible ; il fouettait, avec le manche d'une cravache, la tige de sa botte, et sifflottait tranquillement un air de chasse. Cependant, en dépit de ce calme et de cette impassibilité de glace, d'Estournal ressentait parfois une contraction des muscles du visage, qui donnait à sa physionomie l'expression la plus cruelle et la plus menaçante.

D'Almoy s'était approché de M. de La Prévalaye.

—Un tiers des gars est demeuré au cromlec'h, dit le marquis ; les autres reviennent : vous allez les disperser sur l'heure dans les bruyères et les genêts, qu'ils s'égaillent ; mais qu'à cinq lieues à la ronde il ne puisse passer un être vivant que je ne le sache.

—Qu'y avait-il donc au cromlec'h, et que signifie cette colonne de fumée qui a disparu un quart d'heure peut-être après votre départ de la ferme ? demanda d'Almoy.

—Il y avait, répondit le marquis avec une colère sourde, il y avait que nous venons d'être joués, dupés, attrapés comme les enfants les plus niais.

D'Almoy fit un geste d'étonnement profond.

—La colonne de fumée provenait d'un amas d'herbages enflammés, mélangés à de la poudre mouillée, et qui avait été préparée dans un trou creusé dans la terre.

—Dans quel but ?

—Le sais-je !

—Cependant, un tel effet doit avoir nécessairement une cause.

—Sans doute ; mais quelle est cette cause ? Là est la question, et jusqu'ici je n'ai pu la résoudre !

—Enfin ; que pensez-vous ?

M. d'Estournal s'était approché des deux causeurs.

—Voulez-vous mon avis ? dit-il brusquement en s'adressant au marquis de La Prévalaye.

—Oui, répondit celui-ci.

—Je pense que ce qui vient d'arriver se lie d'une façon indissoluble à ce qui a eu lieu précédemment.

—Comment cela ?

—Beaucoup savaient que les grottes du cromlec'h renfermaient nos trésors en argent et en munitions.

—Cela était connu dans toute la presqu'île ; mais ce qui n'était pas connu, c'était le secret des grottes par rapport à leur communication avec le cromlec'h.

—Cependant ce secret a été livré par la fille d'Yvanec ?

—Oui.

—Et livré aux bleus ?

—Qui sont tous morts ! dit d'Almoy.

—Du moins le croyons-nous.

—Je l'affirme ! s'écria d'Almoy avec un accent de colère.

—Permettez, poursuivit d'Estournal avec le ton de la plus exquise politesse. vous pouvez affirmer que tous les bleus qui s'étaient réfugiés dans la caverno de la falaise ont été tués ; mais tous ceux qui avaient échappé au désastre de la corvette étaient-ils là ?

—Je le crois fermement.

—Oui, mais si je le crois aussi comme vous, je ne puis l'affirmer, cependant, pas plus que vous ne pourriez le faire.

—Cela est vrai ! murmura d'Almoy.

—Donc, poursuivit d'Estournal, il peut se faire qu'il existe ici, caché dans un endroit que nous ignorons, que qu'un ou même quelques-uns de ces damnés corsaires qui ont fait tant de mal à nos amis les Anglais. Supposez même que cela ne puisse être, tous ceux poursuivis en mer par les Anglais ont péri, soit, mais on n'a pas retrouvé leurs corps. Tous ceux qui ont été attaqués sur la falaise ont été tués, mais deux cadavres seuls ont été enterrés !

—Les trois autres sont dans la mer, dit d'Almoy. Ces malheureux se sont jetés du haut des falaises.

—Tout cela est plus que certain, mais, sans admettre les miracles, repoussez-vous donc toutes les impossibilités ? Si, par une circonstance que nous ne pouvons prévoir, à l'aide de moyens que nous ne pouvons même supposer, un de ces hommes était parvenu à échapper ? Eh ! mon Dieu ! on peut citer dans l'histoire des faits d'une invraisemblance plus grande !

—Sans doute, dit La Prévalaye.

—Cela est incontestable.

—Mais que concluez-vous ?

—Ma conclusion est le résultat d'une supposition. Ecoutez-moi, messieurs, supposez que l'un de ces bleus ait échappé, il n'a qu'un but, celui de quitter ce pays et d'aller se mettre en sûreté à Brest ; en même temps il n'a qu'un désir, celui de venger sur nous la défaite des siens.

—Après ? demanda le marquis qui écoutait M. d'Estournal avec la plus grande attention.

—Admettez que cet homme ait eu le secret des grottes, admettez, sans que nous puissions encore expliquer clairement cette supposition, admettez que cet homme ait établi des relations avec Brest, que les bleus se soient avancés dans les genêts et que, nous sachant tous rassemblés, resserrés dans cette partie de la presqu'île, sur cette pointe de rochers, ils n'eussent attendu qu'un signal pour nous attaquer, nous jeter à la mer et s'emparer à la fois des trésors enfouis dans le cromlec'h et d'un chef de la valeur et de l'importance de M. de La Prévalaye.

—Vous supposez cela ! s'écria d'Almoy.

—Est-ce donc absurde ?

—Mais, dit M. de La Prévalaye, on ignorait ce matin encore que je me rendrais à Crozon, et les Anglais n'ont pas débarqué les trois millions que nous attendons.

—Permettez, reprit M. d'Estournal sans se départir de cette politesse froide et un peu hautaine qui semblait lui être naturelle, permettez; on a pu deviner que vous deviez vous rendre à Crozon. Quant aux millions anglais, tout le monde ne les croit-il pas débarqués? Rappelez-vous que quatre fois ce débarquement a failli avoir lieu et que le temps seul s'y est opposé; mais, à défaut de tonnes d'or, n'avons-nous pas débarqué des tonnes de plomb? et, pour ranimer l'espérance de nos hommes, n'avons-nous pas accredité la nouvelle que ces tonnes contenaient les millions et que ces millions étaient en sûreté dans nos grottes?

—Sans doute, dit le marquis, je reconnais tout cela, mais qu'en concluez-vous?

—Que si nos hommes ont cru, d'autres ont pu croire, et que ce feu allumé près du cromlec'h n'a été qu'un signal propre à réunir nos ennemis...

D'Almoy fit un geste d'impatience.

—Il est évident pour tous, même pour ceux qui ont allumé ce feu, dit-il, qu'il devait être aperçu à plusieurs lieues à la ronde. Or, si ce que vous dites pouvait être, comment expliquer que ceux qui voudraient s'approprier nos trésors choisiraient pour signal un feu attirant l'attention de toute la contrée, précisément sur le lieu même où le coup de main devrait être opérée?

—Et qui vous dit, monsieur, répondit d'Estournal toujours avec le même sang-froid, qui vous dit que ce feu n'était pas un piège destiné à attirer notre attention sur ce point, dans l'espoir que cette attention trompée se reportât ailleurs?

D'Almoy secoua la tête.

—Pour que cela fût, dit-il, il faudrait au moins qu'un des bleus eût survécu, et pas un seul n'est vivant.

D'Estournal sourit dédaigneusement.

—Tous les bleus ne sont pas morts! dit-il.

—Hein! firent à la fois La Prévalaye et d'Almoy.

—Un au moins a échappé au désastre des siens.

—Comment? que savez-vous? demanda La Prévalaye avec violence.

—Je sais qu'il y a dans les genêts un homme échappé au désastre de la corvette, je le répète. Où est-il? d'où vient-il? je n'en sais rien. Où se cache-t-il? je l'ignore, mais je suis certain que cet homme existe, et tenez, messieurs, en voici la preuve.

D'Estournal fouilla dans la poche de son habit et en tira un bouton d'habit en cuivre sur lequel était une ancre en relief.

—C'est un bouton de matelot! dit d'Almoy.

—Sans doute.

—Et c'est parce que vous avez trouvé ce bouton que vous en concluez qu'un bleu a échappé?

D'Estournal plaça le bouton qu'il tenait en pleine lumière et, du bout de l'ongle de son petit doigt, il appuya sur l'enveloppe de cuivre formant capsule et sur laquelle était placée l'ancre en relief. L'enveloppe sauta, découvrant un fond plat, en bois; un papier était collé sur ce fond et portait, tracé très finement, plusieurs lignes de caractères fort lisibles.

M. de La Prévalaye s'empara vivement du bouton et l'éleva de façon à pouvoir l'examiner de près.

—Le 3 frimaire, lut-il à voix basse, pointe de la Chèvre... nuit noire... un canot."

—Cela est suffisamment compréhensible, dit M. d'Estournal. Si la nuit est noire, un canot doit se trouver à la pointe de la Chèvre. or c'était hier le 3 frimaire puisque nous sommes aujourd'hui au 4 décembre; la nuit, vous le savez, a été entièrement claire, puisque c'est à cause de cette clarté que nous n'avons pu opérer le débarquement des millions. Donc le canot n'est pas venu et celui que devait emporter ce canot est demeuré... Ne trouvez-vous donc pas, messieurs, un lien puissant entre cela et l'événement de tout à l'heure?

—Mais comment avez-vous ce bouton? qui vous l'a remis? demanda le marquis de La Prévalaye.

—Je l'ai trouvé il y a quelques instants, alors que nous cherchions au cromlec'h à nous rendre compte de ce feu allumé; il a brillé à mes pieds dans la poussière, je l'ai ramassé et le hasard m'a fait découvrir le secret qu'il renfermait.

—Mais, dit vivement La Prévalaye, ce bouton ne contient-il pas un autre secret? Avez-vous retourné le papier? Non, il est collé.

—Décollez-le avec précaution, qui sait si nous ne rencontrerons pas là quelque indice certain?

Le marquis fit glisser son ongle sous le rebord du papier et se mit en mesure de le détacher avec des précautions infinies.

D'Almoy s'était rapproché, suivant d'un œil attentif la recherche faite par La Prévalaye. M. d'Estournal s'était reculé avec un geste attestant qu'il n'attachait pas grande importance à ce que tentait le marquis.

Enfin le papier céda et bien que se déchirant par le haut, il fut complètement détaché. La Prévalaye le retourna vivement, il n'y avait rien d'écrit sur l'envers du papier; mais, sur le bois formant le fond du bouton, il y avait quelques caractères tracés à l'encre. Le marquis les lut et se retournant vivement vers d'Estournal:

—Vous avez raison, dit-il; attendez-moi là tous deux.

Et, les quittant brusquement, il se dirigea vers l'intérieur de la cour.

D'Almoy et d'Estournal se regardèrent avec une expression d'étonnement interrogateur.

—Qu'y avait-il donc? demanda M. d'Estournal.

—Je ne sais, répondit d'Almoy, je n'ai pu lire; mais ce qui m'étonne, je l'avoue, c'est que vous ignoriez, vous, ce que pouvait contenir encore ce bouton dont vous aviez cependant cherché si habilement les secrets; je m'étonne de cela, vous connaissiez comme je vous connais. D'ailleurs vous êtes devenu indifférent trop subitement.

D'Estournal avait supporté sans embarras le regard que son interlocuteur faisait peser sur lui. Quand d'Almoy eut cessé de parler, d'Estournal se contenta de sourire froidement.

—Et quelle conclusion tirez-vous de cela? demanda-t-il.

—Aucune encore, quoiqu'il y en ait évidemment une à prendre.

—Eh bien! prenez-la.

—C'est ce à quoi je tâcherai, soyez-en convaincu.

—A votre aise, cher monsieur.

—Oh! je sais qu'on ne vous effraye pas facilement, mais ce que je sais aussi, c'est que je vous hais et que je ne reculerais devant rien quand je pourrai servir ma haine!

D'Estournal regarda d'Almoy. Ce regard était empreint d'une telle expression de raillerie que d'Almoy sentit le rouge de la colère lui monter au visage et envahir son front.

—Vraiment, dit d'Estournal, vous me haïssez autant que cela?

D'Almoy se contenta et haussant les épaules:

—Ne le savez-vous pas? dit-il d'une voix sourde, je vous hais de toute la puissance de mon cœur, je vous hais comme un autre aime, avec passion, avec fureur, je vous hais comme on hait l'homme qui d'un avenir brillant et heureux a fait un avenir sanglant et désolé.

Il y avait effectivement une si violente expression dans la façon dont furent prononcées ces paroles que d'Estournal tressaillit comme malgre lui. Se remettant vivement:

—Eh bien! tuez-moi, dit-il en souriant.

—Ah! s'écria d'Almoy, vous savez bien que je ne puis vous tuer et que c'est là la cause de mes tortures.

II

PÈRE ET FRÈRE

En quittant ses deux compagnons, le marquis de La Prévalaye s'était dirigé droit vers un groupe de paysans placé au

centre de la cour. C'était une demi-douzaine de jeunes gens entourant Séverin.

—Jes ordres de ton père sont formels, disait l'un d'eux : nous ne pouvons te quitter, te laisser seul une minute.

Séverin fit un geste de colère sourde :

—Faut-il donc que je vous tue pour passer ? s'écria-t-il.

—Tu ne saurais nous tuer tous, et tu ne passeras pas. D'ailleurs, ne sommes-nous pas tes amis, Séverin ? Que veux-tu que nous fassions ? Le père donne des ordres, il faut obéir.

Un rugissement s'échappa des lèvres du jeune homme. Ce fut alors que le marquis arriva près du groupe. A son approche, chacun s'écarta et salua respectueusement.

—Où est ton père ? demanda M. de La Préalaye à Séverin.

Le jeune homme se retourna et, étendant la main, il désigna le fermier qui se tenait debout à peu de distance, appuyé contre le bâtiment des granges. La Préalaye se dirigea vivement vers le vieillard. Celui-ci continuait à être tellement absorbé dans ses pensées, qu'il ne vit pas le gentilhomme venir à lui.

M. de La Préalaye lui posa la main sur l'épaule. Yvanec redressa la tête et regarda fixement le marquis.

—Tous les bleus que vous avez poursuivis ne sont pas morts ! dit-il. Tiens, regarde ! En voici la preuve.

En achevant ces mots, le marquis plaça sous les yeux du fermier le bouton qu'il tenait dans sa main et lui lut à voix basse la première inscription placée sur le papier.

—Comprends-tu ? demanda-t-il.

—Oui ! dit Yvanec.

—Il y a un bleu ici, un bleu qui nous a échappé jusqu'à présent et qui a le secret des grottes, cela est évident. Dans quel but vient-on de nous attirer au cromlech ? Quel est l'homme enfin qui a pu échapper ? Voilà ce qu'il faut que nous sachions, Yvanec ; voilà ce qu'il faut que tu nous apprennes.

—Moi ? dit le fermier. Comment ?

—En forçant ta fille à parler !

—Jeanne ?

—Oui ! il faut qu'elle parle, car elle peut tout dire !

—Jeanne ! répéta le fermier devenu subitement très-pâle.

—Elle connaît celui qui a échappé, et c'est peut-être à celui-là qu'elle a livré le secret des grottes. Tiens ! écoute encore ! Voilà ce qu'il y a écrit ici.

En levant le papier, le marquis découvrit le bois du bouton. Le fermier se baissa, dévorant des yeux ces caractères tracés sur le bois... puis une contraction nerveuse crispa sa physionomie si expressive :

—Oh ! ne pas savoir lire ! murmura-t-il.

—Je vais lire pour toi, dit le marquis. Ecoute, Yvanec ! voici ce qu'une main a tracé là avec la pointe d'un instrument très-fin trempé dans un liquide que je crois être du sang : "J'aime Jeanne !"

Yvanec demeura immobile comme s'il n'eût pas entendu ou qu'il n'eût pas compris.

—J'aime Jeanne ! répéta le marquis. Comprends-tu maintenant ce que je demande, ce qu'il faut que tu saches ? Allons, Yvanec ! du courage.

Et saisissant la main du vieux fermier, il la secoua rudement :

—Il faut que Jeanne parle ou qu'elle meure ! dit-il.

Yvanec se redressa, et, se dégageant avec un geste plein de noblesse, il se dirigea vers la porte de la ferme. Le marquis le suivit.

Au moment où le fermier posait la main sur la clef qu'il venait de tirer de sa poche et d'introduire dans la serrure, il se retourna :

—Ne me suivez pas, monsieur, dit-il : laissez-moi agir seul. Dans un quart d'heure vous saurez tout... ou Jeanne sera morte ! Je vous le jure !

Et le fermier tourna la clef, tandis que le marquis faisait un pas en arrière.

Au même instant, un cri rauque retentissait, et la foule des

gars s'écartait sous les efforts d'un bras puissant : Séverin, repoussant, renversant ceux qui l'entouraient, venait de bondir :

—Père ! s'écria-t-il, vous ne tuez pas Jeanne !

Et la face livide, les yeux injectés de sang, les mains frémisantes, le jeune homme se colla au chambranle de la porte.

Yvanec s'était reculé : le regard du vieillard était devenu subitement flamboyant.

—Recule-toi ! dit-il à Séverin d'une voix ferme.

—Jurez-moi que vous ne tuez pas ma sœur ! répondit le jeune homme.

—Recule-toi, je te l'ordonne !

—Tuez-moi, mais ne tuez pas ma sœur, dit Séverin sans bouger de place.

—Recule-toi !

Et Yvanec, superbe de colère et d'indignation, leva sa main avec un geste empreint d'une majesté suprême.

Cette scène avait eu lieu avec une rapidité telle que personne autre que le père et le fils, M. de La Préalaye même, n'avaient pu y prendre part. Tous demeuraient immobiles, entourant les deux hommes et en proie à une émotion des plus vives, car chacun connaissait la terrible violence d'Yvanec et l'énergie sauvage de Séverin.

—Mon père, dit Séverin avec résolution, vous me jurerez de ne pas tuer ma sœur Jeanne, ou vous me tuez avant de franchir le seuil de cette porte !

Le vieux fermier poussa un cri rauque et saisit son fusil... la foule frissonna... mais au moment où l'arme s'abaissait rapide, une main l'écartait, deux bras s'enlajaient autour du cou du vieillard, et une voix douce murmurait :

—Oh tuez-moi d'abord ! frappez-nous tous deux.

—Catherine ! dit M. de La Préalaye en s'avancant.

Et il releva la jeune fille qui s'était laissée glisser à genoux devant son père.

Un moment de silence solennel suivit cet incident dramatique. Le marquis posa la main sur l'épaule d'Yvanec, et, s'adressant à Séverin :

—Entre ! dit-il. Va trouver ta sœur. Tu sais ce qu'il faut qu'elle nous apprenne ; et pour la contraindre à parler, montre-lui cela.

Et le marquis présenta le bouton à Séverin. Celui-ci s'en empara, lut avidement, et un véritable rugissement s'échappa de sa gorge sèche.

—Il faut qu'elle parle, dit le marquis.

—Oh ! elle parlera ! s'écria Séverin dont l'expression du visage n'avait rien d'humain.

Et, tournant la clef, il ouvrit la porte et se précipita dans l'intérieur.

Yvanec voulut le suivre, mais La Préalaye l'arrêta :

—Laisse faire, dit-il ; mon moyen est bon !

Quelques secondes s'écoulèrent dans un religieux silence. La porte s'était refermée, et chacun attendait avec une anxiété poignante la fin de cette scène si terrible. Le bruit des respirations était le seul qui troublât ce silence lugubre.

Enfin la porte se rouvrit, et Séverin parut sur le seuil.

Le jeune homme était plus pâle encore qu'il ne l'était en entrant dans l'intérieur de la ferme.

Se tournant vers Yvanec :

—Vous avez donc tué Jeanne ? demanda-t-il.

Un frémissement parcourut la foule.

Yvanec s'avança :

—Jeanne ? s'écria-t-il.

—Où est-elle ? demanda Séverin.

—Mais que se passe-t-il ? que veux-tu dire ? s'écria le marquis. Où est Jeanne ?

—Elle n'est plus à la ferme ! dit Séverin.

—Elle n'est plus à la ferme ? répéta Yvanec avec un accent effrayant.

Séverin s'écarta : il comprit au cri du vieillard que la disparition de Jeanne était pour lui l'événement le plus inattendu. Cette pensée que son père avait pu tuer la jeune fille, pensée qui avait lui un moment dans son cerveau, s'éffaca soudain.

Yvanec s'était précipité dans l'intérieur. Le marquis et Catherine le suivirent. Tous trois explorèrent rapidement la pièce... Le lit de Jeanne était abandonné. Rien n'indiquait ce qu'avait pu devenir la jeune fille, car tout était dans un ordre parfait et aucune effraction ne se faisait remarquer ni à la porte ni aux fenêtres.

Séverin, Yvanec et le marquis s'arrêtèrent à la fois, comme mus par un même sentiment, et leurs regards se croisèrent.

—Qu'est devenu Jeanne ? demanda le marquis d'un ton menaçant.

Yvanec fit le signe de la croix.

—Sur mon salut éternel, je l'ignore, dit-il. Il y a une heure elle était là encore.

—Elle était là ? s'écria Séverin.

—Oui !

—Ma sœur ! ma sœur ! appelait Catherine en parcourant la pièce.

Elle poussa un cri, et, se baissant, elle ramassa un bout de ruban : c'était près de la fenêtre par laquelle avait eu lieu la fuite.

—Ce ruban était à Jeanne ! dit-elle, il était attaché sur son plus beau justin.

Elle courut vers un bahut qu'elle ouvrit :

—Oh ! s'écria-t-elle, on a tout pris.

III

LES TRACES.

Les trois hommes s'étaient retournés vers Catherine.

—Quoi donc ! que dis-tu ? s'écria Séverin qui paraissait être dans un état d'exaltation effrayant.

—Je dis, répondit Catherine, que ce bahut est vide, et que dans ce bahut Jeanne serrait ses plus belles toilettes.

—Elle s'est donc habillée ? dit le marquis.

—Elle était trop faible, dit Yvanec : cela est impossible !

—Cependant, comment expliquer à la fois et la disparition de la jeune fille et celle de ses plus riches vêtements ?

Tous se regardèrent encore ; d'Estournal et d'Almoy venaient d'entrer.

Le premier paraissait être sous l'impression de l'émotion la plus violente.

—Jeanne ! dit-il ; où donc est Jeanne ?

—Disparue ! répondit La Prévalaye.

—Et le secret des grottes ?

Puis après un nouveau silence :

—Mais qui donc a protégé sa fuite ? reprit d'Estournal en fixant tour à tour son regard investigateur sur Yvanec et sur Séverin qui ne parurent même pas en sentir le poids.

—Aucun de ces deux hommes, j'en réponds ! dit le marquis.

D'Estournal examina rapidement et minutieusement la pièce, se faisant rendre compte des moindres détails.

Depuis son entrée dans la salle, cet homme paraissait s'être métamorphosé, il n'était plus le même ; on eût dit un sauvage en quête de son ennemi et cherchant la trace avec cette patience et cette intelligence instinctives de la bête fauve et de l'homme des bois. Il s'était arrêté devant le lit.

Ce lit était foulé : on sentait qu'un corps allourdi par la maladie avait dû s'y reposer longuement.

—La jeune fille n'était pas seule quand elle s'est levée, dit d'Estournal ; regardez ce drap, il n'a pas été rejeté par la main de la personne couchée, et surtout par la main d'une personne malade. Il a été retiré violemment, arraché avec une secousse fébrile, car il a été renvoyé au loin.

—Cela est vrai, dit le marquis.

—Puis, continua d'Estournal, examinez le bord des matelas : ce bord est affaissé à plusieurs endroits à la fois ; une personne qui se lève ne l'affaisse qu'à un seul endroit, celui sur lequel elle s'appuie, et toujours au centre de la longueur.

—Oui, oui ! dit Séverin qui, suivant attentivement les in-

vestigations de M. d'Estournal, parut sous le coup d'une inspiration subite, oui, monsieur a raison, tandis que le lit est foulé ici, là, là-bas encore.

—Évidemment, quelqu'un s'est penché sur ce lit pour aider la malade à se lever.

—On l'a porté ! dit Séverin, et ce sont deux personnes qui ont agi. Voyez, le bord du lit est froissé et pressé en haut et en bas, et ici encore, au milieu, on sent la pression opérée par les bras qui se sont glissés sous le corps.

D'Estournal lança sur Séverin un regard d'étonnement et de satisfaction. Le jeune homme plongeait ses mains dans la couche moelleuse.

—Il y a encore de la chaleur ! dit-il.

—Évidemment, s'écria d'Estournal, Jeanne a été aidée dans sa fuite par deux personnes au moins, et il y a peu de temps que cette fuite est opérée.

Catherine suivait d'un œil attentif toutes les investigations faites, et elle demeurait comme suspendue aux paroles prononcées par son frère et par M. d'Estournal.

Yvanec, silencieux et sombre, paraissait absorbé dans les pensées les plus sinistres. A peine semblait-il avoir conscience de ce qui se passait sous ses yeux.

Le marquis de La Prévalaye était, lui, occupé à examiner non-seulement les lieux inspectés, mais encore tous ceux qui l'entouraient, qui parlaient, agissaient ou écoutaient.

—Pourquoi avoir habillé Jeanne avec ses plus beaux habits ? se demandait à demi-voix le marquis. Est-ce le résultat d'une intention, est-ce l'effet du hasard ? Voilà ce qu'il faudrait savoir.

Séverin, à deux genoux sur le plancher, continuait ses investigations.

—Où donc as-tu trouvé ce ruban ? demanda-t-il à Catherine.

La jeune fille désigna la place.

—Là ! dit-elle.

—Près de cette fenêtre ?

—Oui.

Séverin courut à la fenêtre.

—Ah ! s'écria-t-il, elle a été refermée du dehors.

M. d'Estournal était près de lui.

—Elle est mal retombée dans sa coulisse, continua le jeune homme. La tresse qui sert à la monter et à la baisser est prise au-dessous, donc la fenêtre a été refermée du dehors.

Ce que disait Séverin était parfaitement juste et témoignait d'un grand esprit d'observation. La fenêtre, comme les autres de la ferme, avait cette forme, dite à guillotine, qui a eu un si grand succès dans les constructions de la fin du siècle dernier. Pour hisser le châssis mobile de ces fenêtres et pour l'abaisser, une poignée était nécessaire ; dans les villes, on se servait de poignées en fer, mais dans les campagnes, où le luxe était inconnu, et notamment dans la Bretagne, la poignée de métal était économiquement remplacée par une tresse de corde passée dans un double trou et maintenue de l'autre côté à l'aide d'un nœud. Quand on voulait lever ou abaisser le châssis, on mettait la main dans cette poignée de corde et la fenêtre fermée ou levée, on laissait pendre la tresse.

Or, celle de la fenêtre qu'examinait Séverin était prise sous le châssis abaissé, donc ce n'était pas de l'intérieur qu'on avait refermé cette fenêtre, car la poignée de corde fût demeuré libre dans ce cas : il avait fallu qu'on agit en étant placé de l'autre côté, c'est-à-dire dans le jardin.

En entendant l'observation faite par le jeune homme, d'Estournal avait fait un signe de satisfaction.

—Ouvre la fenêtre, dit-il.

Séverin obéit.

—Attends, dit M. d'Estournal en arrêtant le jeune homme qui allait s'élaner au dehors.

Se penchant sur l'appui, le gentilhomme examina la pierre avec une attention minutieuse.

—On a monté par là en venant du jardin, dit-il ; voilà là et là des traces de terre laissées par un pied !

Yvanec et M. de La Prévalaye s'étaient rapprochés, Catherine était près d'eux avec d'Almoy.

—Saute dans le jardin et examine la terre, dit M. d'Estournal à Séverin qui s'empessa d'obéir.

Le jeune homme se baissa et étudia le sol. Le froid était sec, mais l'humidité du brouillard avait détrempe la terre.

—Il y a des empreintes de pas, dit Séverin après un silence.

—Nombreuses ? demanda d'Estournal.

—Oui.

—Peux-tu distinguer si ce sont les mêmes pieds qui ont marché dans beaucoup d'endroits, ou si ce sont des pieds différents qui ont foulé la terre ?

—Il me semble qu'il y en a eu de différents, mais je ne puis dire.

M. d'Estournal s'élança et passa dans le jardin ; se penchant vers la terre, il examina minutieusement les traces. En le voyant ainsi courbé vers le sol, l'œil ardent, la physionomie exprimant une attention profonde, on eût pu se demander si cet homme était bien réellement un gentilhomme français ou bien un Peau-Rouge du golfe du Mexique, et certes on eût été embarrassé pour répondre.

—Là, dit-il, dans cette espèce de couloir placé entre le bâtiment et la remise, il y a trois traces différentes et se ressemblant cependant : ce sont des pas de femmes ; toutes trois sont venues de la cour, mais l'une après l'autre, car il y a des pas sur des pas ; une seule s'est retournée et est revenue vers la cour : cela est facile à constater.

—Oui, oui, dit Séverin.

—Les trois femmes se sont arrêtées devant cette fenêtre, cela est encore évident.

—Voilà les pas... Ah ! ces pas se dirigent maintenant vers le jardin.

D'Estournal examinait le sol avec une attention plus grande ; ceux qui étaient dans la salle et qui s'étaient rapprochés de la fenêtre suivaient ces investigations, et en attendaient le résultat avec impatience et l'anxiété la plus vive.

—Catherine, cria Séverin, donne-moi un soulier de Jeanne.

Catherine s'empessa d'obéir. Séverin prit le soulier et en compara aux traces la semelle fine et étroite pour celle d'une chaussure de paysanne.

—J'en étais sûr ! dit-il ; le pied de Jeanne n'est pas là, il est bien plus petit ; elle n'a pas marché.

—Non, dit vivement d'Estournal, mais elle a été portée : en voici la preuve. Tiens, regarde ces traces-là, dans le jardin, le pas est lourd, le talon est profondément entré dans la terre. La femme qui a passé là portait un lourd fardeau.

—Oui, oui, et plus elle a avancé, plus le pas s'est alourdi.

—La seconde femme est demeurée un moment en arrière, car elle a couru pour rejoindre l'autre, tandis que la troisième retournait dans la cour, la pointe plus approfondie et la terre chassée violemment indiquent cette allure vive.

—Cela est vrai, cela est vrai, disait Séverin dont l'imagination en travail paraissait en proie à la fermentation la plus vive.

—Les traces suivent jusqu'aux genêts, dit d'Estournal.

Sans répondre, Séverin sauta lestement sur l'appui de la fenêtre et de là dans la salle ; il courut vers l'endroit où il avait déposé son fusil quelques instants auparavant et, saisissant l'arme meurtrière, il la brandit d'un air furieux ; puis, sans dire un mot, il repassa dans le jardin.

—Où vas-tu ? lui cria le marquis.

—Chercher Jeanne et la faire parler ! répondit Séverin d'une voix rauque.

Et il s'éloigna d'un pas rapide, se dirigeant vers les genêts.

—Séverin ! appela Yvanec.

—Mon frère ! cria Catherine.

D'Estournal étendit la main pour lui imposer silence.

—Laissez faire, dit-il ; si quelqu'un peut la retrouver, c'est lui.

—Je le crois ! dit vivement le marquis, et il faut qu'il la

retrouve, il faut qu'elle parle, qu'elle nous dise à qui elle a livré le secret des grottes ; il le faut, Yvanec, pour le salut de notre cause.

—Oh ! murmura le vieillard en croisant les mains avec un geste de prière, qu'ai-je donc fait pour que le destin m'accable ainsi ? Elle et lui...

Catherine s'était vivement rapprochée de son père, et lui saisissant la main, elle la porta à ses lèvres avec un profond respect ; puis, s'agenouillant devant le grand Christ, elle se mit à prier.

D'Estournal était repassé dans la salle et il causait à voix basse avec le marquis de La Prévalaye et M. d'Almoy.

IV

LES DEUX ENNEMIS

Le ciel, qui avait été chargé depuis le matin, s'était couvert de plus en plus et de gros nuages noirs amoncelés au levant et au nord, poussés et entassés par une forte brise du sud-ouest, semblaient promettre une prochaine avalanche de neige.

La journée s'avavançait : les jours sont courts à cette époque de l'année et l'heure de la nuit arrivait rapidement. Toute cette population d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards qui s'étaient réunis là dans l'espoir de recevoir la bénédiction d'un ministre de Dieu, toute cette population avait attendu, avec une religieuse patience, l'instant où le digne recteur allait faire vibrer quelques-unes de ces paroles qui émeuvent l'âme du croyant.

Au moment même où Séverin s'élançait vers les genêts, Mariic était assise sur le seuil de la grange. Le Caër, son futur mari, se tenait appuyé sur le dossier du siège ; le gars semblait être encore sous l'impression d'une longue et pénible course. Son front ruisselait de sueur, ses vêtements étaient couverts de poussière et maculés de boue, sa respiration était courte et haletante comme celle d'un homme qui vient de parcourir un long trajet sans reprendre haleine : ses cheveux flottaient au vent sur son dos et leur désordre attestait que le vent les avait violemment agités.

Plusieurs femmes et quelques gars étaient groupés autour des deux promis. Le Caër était revenu depuis quelques minutes à peine, et depuis l'instant de son arrivée une nouvelle qui avait affecté tous les cœurs s'était répandue avec la rapidité d'une traînée de poudre et était dans toutes les bouches.

—Le recteur, disait-on, ne viendra pas à la ferme.

Et un soupir s'exhalait de toutes les poitrines et des larmes brillaient dans presque tous les yeux et l'expression des physionomies était triste et même presque douloureuse.

—Non, il ne viendra pas à la ferme, dit Le Caër, je l'ai vu, il ne peut venir, car les bleus sont toujours attendus d'une minute à l'autre, mais il sera en mer à l'heure dite.

Puis se baissant vers Mariic :

—Et il bénira notre union ! ajouta-t-il ; il me l'a promis, Mariic.

La jeune fille prit la main que lui tendait son fiancé.

—Oh ! dit-elle à voix basse, il nous bénira, Le Caër, et je serai heureuse, car vous êtes un brave gars.

Et baissant la voix plus encore :

—Merci, ajouta-t-elle en serrant la main qu'elle tenait. Vous avez fait tout ce que je vous avais dit de faire.

Le Caër secoua la tête :

—Si on le savait, Mariic, je serais fusille, dit-il.

La jeune fille se dressa avec un mouvement sublime :

—Si vous mourez, Jean, dit-elle, je mourrai avec vous.

La porte de l'habitation du fermier venait de se rouvrir : La Prévalaye, d'Estournal et d'Almoy en franchissaient le seuil, s'avavançant vers le centre de la cour, suivis par Yvanec et la pauvre Catherine.

Les trois gentilhommes causaient à voix basse avec une animation des plus vives.

—Il est de la dernière importance d'être renseigné sur ce double fait ! disait le marquis.

—Sans doute ! répondit d'Almoy, que signifie cette colonne de fumée ? Dans quel but a-t-on voulu nous attirer au cromlech, car évidemment c'est ce qu'on a voulu faire ?

—Et pourquoi a-t-on enlevé de gré ou de force Jeanne.

—Yvanec ne devait-il pas la faire parler aujourd'hui ? dit d'Estournal.

—Voyez-vous donc quelque corrélation entre les deux faits ? demanda vivement le marquis

—Je ne sais... je ne puis dire... mais enfin ces deux faits, dont les causes sont inexplicables, ont eu lieu à la même heure... Je ne sais d'une façon positive s'ils se tiennent absolument, mais ce qu'il y a de certain, c'est que si tous les gars eussent été à la ferme au lieu d'être au cromlech, s'ils eussent été disséminés comme ils étaient, les uns dans le jardin, les autres dans la cour, ceux-ci là, ceux-là ici, si Yvanec fût demeuré à veiller comme il l'avait fait depuis trois semaines, il est certain que la disparition de Jeanne eût été d'un accomplissement difficile.

—Cela est évident, dit le marquis en réfléchissant.

—Donc, si ces deux faits n'ont pas une corrélation constante, du moins faut-il avouer que l'accomplissement de l'un a pu contribuer étrangement à l'accomplissement de l'autre.

D'Almoy fit un geste d'assentiment.

—Il me paraît donc aussi urgent, continua d'Estournal, d'approfondir les causes de l'enlèvement de Jeanne, que celles de la colonne de fumée du cromlech de la pointe de la Chèvre.

—Absolument, dit le marquis

—C'est notre avis ! dit d'Almoy qui venait de relever la tête sous le regard perçant de d'Estournal.

—Eh bien ! je vous proposerai, monsieur le marquis de nous charger, M. d'Almoy et moi, de cette double affaire. Qu'il essaye de connaître la cause de l'événement du cromlech, je tenterai, moi, de savoir ce qu'est devenue la fille du fermier. Cela vous convient-il, monsieur d'Almoy ?

En prononçant cette interrogation, le regard de d'Estournal avait l'air de porter un défi à son interlocuteur. D'Almoy soutint ce regard et y répondit par un froid sourire. Il y avait évidemment échange d'une pensée mystérieuse entre ces deux hommes qui paraissaient si profondément se haïr.

—J'accepte, dit vivement d'Almoy.

La Préalaye réfléchit un instant :

—Ce que vous proposez me semble parfaitement convenable, dit-il. Faites donc, mais agissez chacun sans le moindre retard.

—Je crois, dit d'Estournal, que les premières tentatives doivent être faites d'un commun accord.

—C'est mon avis, répondit d'Almoy.

—Dans ce cas, vous me permettez de vous demander votre aide ?

—Que voulez-vous ?

—Que pas une des femmes présentes ne puisse quitter la ferme.

—Cela est facile ! dit d'Almoy en quittant les deux interlocuteurs.

D'Estournal appela du geste un paysan qui accourut près de lui.

—Tu vas faire enlever le soulier du pied droit à toutes les femmes qui sont ici, dit-il, tu feras une marque à chaque chaussure pour savoir à qui elle appartient. Quand tu les auras toutes recueillies, tu me les apporteras, là, à l'extrémité de la cour...

L'ordre était tellement bizarre, que le gars ouvrit des yeux énormes et regarda d'Estournal sans paraître avoir compris.

—Le soulier droit, répéta le gentilhomme.

—Va donc ! ajouta brusquement le marquis.

Le paysan tressaillit et s'élança. D'Estournal marcha vers Yvanec.

—Gardez ce passage, dit-il en désignant le couloir par lequel avaient passé les trois femmes pour aller sauver Jeanne, gardez-le et veillez à ce qu'aucune trace ne soit effacée.

Yvanec saisit la main de d'Estournal :

—Espérez-vous donc connaître la vérité ? demanda le vieux fermier avec des éclairs dans la prunelle.

—Oui, répondit d'Estournal.

—Oh ! monsieur, si vous faites cela... si vous pouvez savoir ce qu'est devenue Jeanne...

D'Estournal se pencha vers lui :

—Si je fais cela, dit-il, tu me raconteras en détail les événements de la nuit du 14 décembre 1780 !

Yvanec tressaillit et devint pâle comme un cadavre.

—Que dites-vous ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

—Je dis qu'il faut que tu me fasses cette promesse si tu veux que j'agisse et que je te dise, moi, ce qu'est devenue Jeanne...

Le fermier fronça les sourcils sans répondre.

—Décide-toi ! dit d'Estournal. Tu n'auras jamais à revenir sur cette détermination.

—Eh bien ! si vous me rendez Jeanne, dit-il, vous saurez ce que vous voulez savoir.

—Tu me le promets ?

—Je le jure !

En ce moment d'Almoy revenait :

—Les ordres sont donnés, dit-il, aucune femme ne peut quitter la ferme.

D'Estournal fit un geste de satisfaction.

—Ah ! murmura-t-il en se parlant à lui-même, je crois que je toucherai bientôt au terme !... je saurai ce qu'il faut que je sache !...

Puis il ajouta alors après un court silence :

—Qu'est devenu Philopen ?

V

LA VILLE DES POULPICANS.

J'ai répété, après bien d'autres, que la Bretagne était le pays des légendes ; et cela est tellement vrai que je ne crois pas qu'il existe sur le sol breton une ville, un hameau, un village, un carrefour qui n'ait son histoire fantastique.

Cette presqu'île du Camaret surtout, abonde en contes, en croyances, en récifs fabuleux, par la raison qu'elle abonde en cromlechs, en lichavens, en peulvans.

Près de la petite ville de Camaret surtout, la lande immense qui l'entoure se hérissé de pierres druidiques. Il y a là une plaine certes tout aussi curieuse que celle de Carnac, mais à laquelle la publicité des récifs a manqué pour la rendre célèbre.

Qu'on se figure, sur un sol aride et plat, plusieurs lignes parallèles de peulvans, d'inégale grandeur. Aussi loin que l'œil peut s'étendre, on voit les lignes se prolonger. Il en est, de ces peulvans, qui se dressent à vingt pieds de hauteur et dont le poids servirait pour charger un navire.

Toutes ces pierres sont formées d'un seul bloc, brutes et telles qu'on les tira de la carrière. Pour augmenter encore le prodige d'un pareil travail, ces peulvans ont été plantés la pointe en bas, de manière à paraître portés sur des pivots. On dirait des pyramides que des géants se sont plu à renverser à la suite d'une orgie. Cette plaine se nomme la Ville des poulpicans.

Dieu sait si la terreur qu'elle inspire est grande. Le jour, le paysan le plus brave fait un détour pour éviter de traverser ces rues de pierre, mais, la nuit, il n'est pas un homme qui, pour gagner même une fortune, se hasarderait à longer les peulvans.

Et quel être serait assez fou pour aller ainsi tenter Satan et ses suppôts dans la demeure qu'ils ont choisie ? C'est dans la Ville des poulpicans qu'ont lieu, à chaque nouvelle lune, les rondes infernales qu'accompagnent, le corps enfoncé dans l'étang voisin, les mary-morgans et les groachs de leurs voix aiguës et plus criardes que les miaulements du biniou. Quiconque passe là est en butte aux séductions, aux pièges, aux guets-apens, et finit invariablement par succomber dans une lutte inégale.

Le malheureux imprudent, saisi par des mains invisibles, est entraîné dans une ronde. Là, les squelettes heurtent leurs os, les poulpicans allongent leurs bras, qui font trois fois le tour du cercle, et forment une chaîne indestructible : là, les fées entonnent leurs chants de fête, et souvent le diable en personne vient inopinément rendre visite aux poulpicans qui lui entretiennent, sous le plus beau peulvan, un palais de plaisance, et se mêle à leurs jeux et à leurs plaisirs.

C'est que, parmi les poulpicans du Camaret, le diable a un cousin, un ami, un séide dévoué, mort il y a plus de deux cent cinquante ans il est vrai, mais qui, en sa qualité de revenant, n'a pas laissé d'être, depuis cette époque, un personnage des plus redoutés sur tout le parcours de la baie de Douarnez.

Ce personnage, qui a parfaitement existé, bien que la légende en ait fait un être fantastique à force de lui attribuer de puissance et d'adresse féroce, ce personnage se nommait Guy Eder, de son nom de famille, et la Fontenelle, du nom qu'il lui avait plu de prendre.

"Guy Eder, dit le chanoine Moreau, était un cadet de la maison de Beaumanoir, né à Bothoa, en Cornouailles, vers 1570. De bonne heure, il servit les appétits de sa bouillante jeunesse. Étant au collège de Boncotest, à Paris, toujours aux mains avec ses compagnons, plus prompt aux coups qu'à la parole, il vendit ses livres et sa robe de classe, et, du revenu de l'argent, acheta une épée et un poignard, se déroba dudit collège et prit le chemin d'Orléans pour aller trouver l'armée de M. le duc du Maine, lors lieutenant général de l'État et couronne de France et chef du parti catholique ; mais il n'alla guère loin qu'il ne fût dépouillé par quelque coureur, et il revint à Paris à son premier maître de collège, où, toutefois il ne tarda guère qu'il s'en retournât en Bretagne, en 1589, que tout le royaume était en trouble et en combustion... La Fontenelle, âgé de quinze à dix-huit ans, se mit parmi la populace, qui était sous les armes pour le parti des ligueurs, parce qu'il était de bonne maison du pays, et, le voyant d'un esprit actif, lui obéissait volontiers ; il prit le titre de la Fontenelle, maison noble d'un patrimoine, se fit suivre de quelques domestiques de son frère aîné, et d'autres jeunes seigneurs de la commune qu'il connaissait plus remuants, hardis à suivre les hasards de ses desseins et commença à piller les bourgades, pendre les prisonniers de quelque parti qu'ils fussent... Tous les malins et bandits du pays se rallièrent auprès de lui, si bien qu'en peu de temps ses troupes furent très-augmentées et prêtes à entreprendre de grandes et terribles choses."

Ainsi parle le chanoine Moreau ; et on voit que ce la Fontenelle promettait dans sa jeunesse ce qu'il accomplit plus tard. Effectivement, sa vie de pillage et de débauche, de voleur, de meurtrier, ne fit qu'augmenter dans l'avenir.

Il avait fait une course dans le pays de Saint-Brieuc et enlevé, au milieu de ses pillages, une riche héritière âgée de neuf ou dix ans, qu'il avait fait élever dans un couvent.

Il épousa plus tard cette jeune fille, et, ce qu'il y a de singulier et qui prouve bien que l'amour ne connaît pas d'obstacles, c'est que la jeune fille aima le monstre avec passion.

Allant s'établir alors dans la Cornouailles, il fut attaqué par plusieurs communes qui s'étaient réunies pour le détruire ; mais ce fut lui qui détruisit les communes, car il massacra mille paysans.

Poussant la rage et la colère au paroxysme, il ne voulut pas que ces mille paysans reçussent les honneurs funèbres. Les parents qui venaient réclamer furent égorgés eux-mêmes. Les mille paysans assassinés demeurèrent donc privés de la terre sainte. Cela s'était passé dans la presqu'île du Camaret, à l'extrémité, sur une grande lande de terre nue et en friche. Naturellement, dit la légende, les âmes des corps privés de sépulture et de prières devinrent la proie des fées qui, devenues subitement amoureuses des mille paysans, les épousèrent, et en firent par conséquent des poulpicans de premier choix.

La Fontenelle avait traversé la baie sans se soucier des

poulpicans, et était allé choisir un asile sûr dans l'île de Tristan, où il avait entassé les riches produits de ses brigandages.

Son audace était telle, qu'il parut plusieurs fois à la cour de Mercœur couvert d'un manteau d'or, et l'on n'osa pas l'arrêter. Les tortures, les supplices raffinés étaient ses joies.

"Tantôt, dit encore le chanoine Moreau, les faisant asseoir sur un trépied rouge à cuir nu, qui les brûlait jusqu'aux os ; tantôt, au cœur de l'hiver et aux plus grandes froidures, les mettant tout nus dedans des pipes d'eau gelée."

Quant à l'âme de la Fontenelle, elle ne tarda pas à se trouver en pays de connaissance au milieu de ces damnés, et, continue la légende, tout finit même par si bien s'arranger, que la Fontenelle épousa une fée de première classe, qui en fit aussitôt un poulpican également de première catégorie, ce qui le mit au mieux avec ses ennemis d'autrefois devenus ses chers et honorables collègues.

Alors toute la méchanceté de la Fontenelle se décupla et la Ville des poulpicans devint à bon droit le lieu le plus fatalement renommé du pays. Il n'y avait pas d'exemple, ainsi que je l'ai dit plus haut, qu'un homme fût assez brave et assez osé pour s'aventurer la nuit dans cette ville à la population invisible.

Cependant quiconque eût, cette nuit du jour où se sont accomplis les événements rapportés dans les précédents chapitres, quiconque eût de loin examiné la plaine où se dressait la ville fantastique se fût senti saisi d'une épouvantable terreur.

La nuit était claire, la lune venait de se lever, une louve affamée poussait tout près son hurlement furieux, auquel répondait le cri d'un oiseau de cimetière.

Il avait neigé, le sol était blanc ; les lignes de pierres se dressaient lugubrement sur ce fond resplendissant d'éclat. On eût dit une armée de fantômes gigantesques et immobiles, rangée là pour passer la revue de la Mort qui allait paraître entre les files, armée de sa faux et montée sur son cheval-squelette.

Par instants, la clarté stellaire que voilait ou découvrait un nuage, baignait ces masses noires d'ombres ou de lumière, et, tel était cet état d'optique que l'œil trompé eût cru voir exécuter des mouvements mystérieux aux peulvans qui hérissaient le sol.

Un silence profond, solennel, régnait au loin ; à peine si le vent apportait dans ses rafales un écho du clapotement de la mer sur les grèves. Il semblait seulement que l'on entendît dans la nuit cette voix sourde et indistincte de la terre et du ciel, ce retentissement confus de l'eau qui sourd, de l'air qui passe, de l'insecte qui rampe, vague rumeur du travail de la nature à laquelle on n'eût pu donner de nom et que l'on eût prise dans ce lieu étrange pour l'entretien insaisissable des génies de la terre du ciel et des eaux.

Tout à coup ce silence fut troublé brusquement, un second hurlement d'une louve affamée retentit dans la bruyère que blanchissait la neige, et à ce hurlement d'un effet sinistre répondit encore le cri aigu et rauque d'un oiseau de cimetière. Puis une ombre surgit entre deux peulvans et cette ombre, qui était celle d'un être animé, d'un homme, se détacha sur le tapis blanc, éclairée en plein par les rayons argentés de la lune.

Cet homme était de haute taille, enveloppé dans un grand manteau qui retombait autour de lui et le drapait dans ses plis comme une statue antique. Il avait la démarche sèche et raide, et ses pieds en se posant sur la neige ne faisaient aucun bruit.

Quel pouvait être cet homme qui osait s'aventurer ainsi en un tel lieu, la nuit, quand la lune resplendissait au ciel ? Certes, quiconque l'eût vu se fût senti saisi d'une frayeur légitime et le mot de poulpican se fût échappé des lèvres, tandis que la main eût fait le signe préservatif de la rédemption.

Homme ou fantôme, habitant de la terre ou de l'enfer, l'être réel ou fantastique continuait sa marche rapide sans

même tourner la tête en arrière. Arrivé à la hauteur d'un peulvan gigantesque, il s'arrêta, s'appuyant contre la pierre.

Il demeura là plusieurs minutes, sans faire un mouvement. Une autre ombre surgit alors de la base d'un peulvan voisin. Cette ombre se dressa lentement. Infiniment plus mignonne, plus chétive, plus gracieuse que celle qui venait de traverser ces rues étranges l'ombre, parut attendre en demeurant dans la demi-teinte, puis s'avancant vivement et se détachant alors sur le fond lumineux elle dessina les lignes harmonieuses d'un corps de femme.

L'homme leva le bras gauche, la femme s'avança. Alors, sans échanger un mot, sans formuler même un son, l'homme écarta les plis de son manteau, mettant en lumière une sorte de casaque de peau de chèvre qui recouvrait son torse herculéen. Il prit un paquet qui était attaché à son épaule en dessous de son manteau et le tendit à la femme.

Celle-ci le prit et, faisant un pas de côté, elle se plaça en pleine lumière de façon à ce qu'elle et son compagnon reçussent à la fois les rayons de l'astre des nuits.

Leurs regards rivés l'un sur l'autre échangèrent alors quelques rayonnements rapides, leurs mains accomplirent une série de gestes précipités, la femme jeta le paquet sur son épaule et se mit en marche vers l'extrémité de la Ville des poulpicans.

L'homme la suivit un instant des yeux, puis avec une agilité extraordinaire il gravit le flanc du peulvan auquel il était adossé. Arrivé sur la cime, il se coucha à plat ventre, suivant toujours du regard l'ombre de la femme qui s'éloignait.

Bientôt il la vit s'arrêter près d'un peulvan, affectant la forme d'une coupe gigantesque placée sur son pied.

Une voix s'éleva dans le silence de la nuit et un chant bizarrement psalmodié retentit dans la plaine. C'était un guertz, un de ces chants lugubres comme il en existe tant dans le dialecte de Vannes et qu'on chante le jour des morts quand on a vu les lumières s'éteindre dans les fermes isolées, quand les familles, enfermées dans les lits clos, dorment ou prient pour ceux qui ne sont plus.

Autrefois, quand j'étais dans le monde,
J'avais des parents, des amis :
Aujourd'hui, mort, parents, amis...
Je n'ai plus rien.

La voix cessa de se faire entendre, le silence régna de nouveau ; puis la louve recommença à hurler et l'oiseau de cimetière à crier. Alors la voix reprit :

Vous êtes bien à l'aise, dans votre lit,
Les pauvres âmes sont en souffrance,
Vous êtes là, mollement couchés...
Les pauvres âmes sont bien mal !

La voix s'arrêta en traînant sur le son avec un accent de douleur.

La femme était toujours demeurée à la même place. Un moment assez long s'écoula, puis on entendit la neige craquer sous une pression de pied et un homme apparut contournant le peulvan.

VI

LE SOUTERRAIN

L'homme s'avança vivement vers la femme, celle-ci lui présenta le paquet qu'elle portait.

— Philopen ? demanda simplement le nouveau venu.

La femme désigna de la main le peulvan gigantesque au pied duquel elle avait laissé l'homme au manteau.

— Là, dit-elle.

— Pourquoi n'est-il pas venu jusqu'ici ?

— Je ne sais.

— N'avait-il donc rien à me dire ?

— Il m'a ordonné de te remettre ce paquet et c'est tout.

— Quelles nouvelles de la ferme ?

— Aucune, je n'ai pu en avoir depuis la nuit dernière.

L'homme poussa un soupir profond.

— Il faut que je voie Philopen ! dit-il.

Puis, obéissant à une réflexion subite, il posa le paquet à terre et s'appêta à le détacher. La femme attendit sans faire un mouvement.

Le paquet ouvert, l'homme se baissa. Des provisions, consistant en pain et en viande, étaient devant lui ; il les mit de côté et continua à fouiller le paquet qui avait la forme d'une besace.

— Qu'est-ce donc que cela ? dit-il avec un accent de profond étonnement.

Il venait de tirer à lui un gros livre solidement relié, il l'ouvrit : ce livre n'était autre chose qu'un volume composé de papiers manuscrits.

— Que signifie ? se demanda-t-il encore.

Pour mieux examiner l'objet qu'il tenait, l'homme s'était reculé de manière à laisser tomber en plein les rayons argentés de la lune. Il avait ouvert le manuscrit et en parcourait les feuillets avec curiosité... Tout à coup cette curiosité parut prendre des proportions extraordinaires, l'œil s'enflamma et la lèvre se contracta.

— Oh ! murmura le lecteur, je devine, je comprends ce qu'il veut !... Oui !... oui !... il a raison.

Et, se redressant soudainement en se retournant vers la jeune femme :

— Va dire à Philopen, dit-il, que je l'ai compris et que ce qu'il veut sera fait ! Je commencerai cette nuit même.

Plaçant le livre manuscrit dans la poche de sa veste l'homme entassa les provisions, rattacha le bissac, et passant son bras dans les attaches, il s'éloigna rapidement en adressant à la femme un geste d'adieu.

Celle-ci le suivit des yeux et attendit qu'il eût disparu derrière le dernier peulvan. Alors elle aussi reprit sa marche, parcourant en sens inverse la route qu'elle avait déjà franchie.

L'homme, en quittant son interlocutrice avait suivi l'allée des peulvans ; il avait ainsi traversé toute la ville étrange, et il allait en franchir les dernières limites.

A l'extrémité de cette ville des poulpicans, dans la direction de l'ouest, commençait la forêt de genêts et de bruyères qui s'étendait jusqu'à la mer, grim pant sur le flanc des falaises. A l'entrée de cette forêt était un amas énorme de grosses pierres druidiques, de *menhirs*, qui, suivant la tradition, ne sont autre chose que les soldats romains poursuivant saint Corneille, et métamorphosés par lui en pierres pour s'en débarrasser.

Cet amas de pierres était, comme le reste, couvert d'une couche de neige et formait une montagne aux reflets argentés. L'homme atteignit cet amoncellement blanchâtre, qui faisait paraître plus noirs et plus sombres les bouquets de tiges de genêts qui se dressaient et s'étendaient à perte de vue.

Arrivé derrière ces pierres qu'il avait contournées, il se baissa, s'agenouilla presque sur la neige, et portant à ses lèvres un sifflet qu'il avait pris dans sa poche, il fit entendre un son doux et modulé.

Au bout de quelques secondes, un son identiquement pareil répondit, paraissant sortir des entrailles même de la terre.

L'homme s'avança, écartant doucement les tiges de genêts d'où tombait une pluie de flocons blancs. Le froid devenait de plus en plus vif. Il était alors sur la lisière de la lande, au centre de laquelle se dressait la ville fantastique des poulpicans. Un dernier peulvan s'élevait là, pierre magnifique et affectant la forme d'une tête de taureau aux cornes naissantes.

C'était à cet endroit, prétendait la légende, que l'âme de la Fontenelle avait été saisie et prise par les poulpicans la pierre formant un dernier obstacle. Des traînées profondes, existaient sur la pierre : c'était, affirmait-on, les ongles du bandit qui avaient fait ces marques, indices ineffaçables des tortures qu'il avait subies.

Cette pierre était donc une des plus redoutées parmi les plus redoutées. On affirmait que tous ceux qui l'avaient approchée, le jour comme la nuit ; n'étaient jamais revenus. Ce qu'il y avait de certain, c'est que plusieurs gens, à des distances différentes de temps, avaient voulu par curiosité aller visiter le peulvan, et qu'on n'avait jamais su ce qu'était devenu aucun d'eux depuis l'heure où ils étaient partis.

Ils avaient dû être tués par la Fontenelle, affirmait-on : généralement on le croyait. Les esprits forts, et ils étaient rares, doutaient seuls, mais ils ne pouvaient cependant donner aucune explication relativement à la mort ou à la disparition de ces hommes.

En dépit de la légende qui faisait de ce peulvan un des accès principaux de l'enfer, l'homme s'en approchait lentement et avec précaution, il est vrai, mais enfin avec une persévérance incontestable et qui dénotait une résolution absolument arrêtée.

D'épaisses broussailles, recouvertes alors par la neige, faisaient disparaître le sol. L'homme s'était mis à deux genoux et s'avancait en s'appuyant sur les mains, dans cette position que les enfants nomment expressivement : à quatre pattes.

Tout à coup il s'arrêta. sa main droite qui interrogeait le sol venait de rencontrer le vide que cachaient des amas de plantes rampantes et grimpanes. De l'autre côté de ce vide si habilement dissimulé par la nature, se dressait le peulvan de la Fontenelle.

L'homme était là depuis quelques instants à peine, lorsque les plantes s'écartèrent et les deux extrémités d'une échelle apparurent. L'homme maintint son bissac sur son épaule et, avançant la jambe, enfouit son pied dans les lierres et les genêts. Sans doute, ce pied rencontra un point d'appui solide, car l'homme se dressa, fit passer son autre jambe et commença un mouvement de descente.

Le corps n'apparaissait plus qu'à demi au-dessus des plantes ; bientôt il s'enfonça jusqu'au cou, puis la tête s'enfonça à son tour et disparut...

Les plantes, écartées un moment, se rejoignirent reprenant leur place, et la mer de verdure, toute diamantée de neige, fit disparaître jusqu'à la moindre trace du passage de celui qui venait de s'aventurer dans le gouffre.

L'homme se trouvait alors plongé dans une obscurité complète ; il descendait, les pieds posés sur les bâtons d'une échelle, les mains glissant sur les montants polis.

Tout à coup un jet lumineux s'élança d'en bas et éclaira le gouffre. En un clin d'œil tout pouvait s'expliquer, et l'échelle qui s'était dressée, et la descente de l'homme, et même la mort de ceux qui s'étaient aventurés jadis autour du peulvan de la Fontenelle.

C'était un grand gouffre, creusé par quelque commotion volcanique ou par quelque travail souterrain des eaux de la mer de l'autre côté de la falaise.

Au centre de ce gouffre, descendant dans les profondeurs de la terre comme dans un puits, se dressait une haute colonne de granit, sorte d'aiguille, supportant à son sommet le peulvan sinistrement renommé.

Des lianes, des lierres, des tiges de genêts et de bruyères courant horizontalement formaient un plancher factice au-dessus de ce gouffre qu'ils dissimulaient absolument ; plancher qui, cédant sous le poids de tous ceux qui s'étaient approchés du peulvan, avait causé et leur chute et leur mort.

Tout autour du peulvan, le gouffre était très-étroit : à peine son ouverture avait-elle trois ou quatre pieds, c'est ce qui expliquait la facilité avec laquelle les plantes rampantes l'avaient recouverte.

Le gouffre devait être extrêmement profond, car l'échelle était haute, et celui qui en descendait les échelons venait de rencontrer une seconde échelle solidement fixée à la première par des cordages goudronnés. La descente était d'autant moins facile à opérer, que l'étroitesse de l'espace plaçait l'échelle presque verticalement.

A mesure que l'homme descendait, une lueur rouge comme une aurore boréale l'enveloppait des pieds à la tête.

Bientôt la main du personnage, en glissant le long du montant, rencontra une autre main qui se tendait vers elle.

—Allons donc, mon brave, dit une voix rude ; tu nous as diablement fait attendre le souper, et je t'avoue que j'ai la carène aussi vide qu'un navire de commerce croché par un pirate.

—Que voulez-vous ? répondit l'homme, ce n'est pas ma faute : j'ai dû attendre, j'ai attendu !

Celui qui venait de descendre posait alors les pieds sur le sol. Il se trouvait dans un vaste souterrain de forme ronde et dont la colonne de granit faisait toujours le centre. Ce souterrain, s'étendant à droite, à gauche, dans tous les sens, était haut de voûte, très-sec de sol et parfaitement aéré, doubles qualités qui s'expliquaient par une demi-douzaine d'ouvertures assez semblables à des tuyaux de cheminée et qui, perçant le sol dans tous les sens, devaient évidemment être dissimulées à la surface par des touffes d'herbes et de mousse.

Cinquante hommes eussent tenu là à l'aise, et ils étaient cinq, y compris celui qui venait de descendre. Deux torches de résine éclairaient ce souterrain qui avait dû peut-être servir jadis d'oubliettes à quelque demeure féodale du moyen âge et du temps de la chevalerie.

Le nouveau venu détacha le paquet qu'il apportait et l'ouvrit.

—Voici des vivres ! dit-il ; si vous avez faim, vous pouvez souper.

Puis, jetant autour de lui un regard rapide :

—Où donc est Nordèt ? demanda-t-il.

—Le vieux maître est là-haut, avec ce failli chien qui nous sert d'éclairer, répondit celui qui avait déjà parlé.

—Il est dans les genêts ?

—Oui.

—Pourquoi faire ?

—Il a dû aller jusqu'à la mer pour voir si les damnés croiseurs anglais se relâcheraient enfin de leur surveillance et si cette nuit la route serait libre.

—Elle ne doit pas l'être. C'est par terre qu'il nous faudra gagner Brest.

—Alors nous devons peut-être attendre ici des mois entiers, car les chouans tiennent le pays.

—Nordèt a eu tort de quitter la grotte !

—Il connaît le pays, puisqu'il est Breton. D'ailleurs il n'est pas seul !

—Raison de plus. Celui avec lequel il est ne doit chercher qu'une occasion de se débarrasser de lui.

Le second des deux hommes prit le premier par le bras et, l'entraînant au fond du souterrain :

—Écoute, Kernoe ! dit-il, je vais te dire pourquoi Nordèt est parti, c'est qu'il a compris que tu voulais avoir des nouvelles de la ferme, et si je lui ai accordé la permission de s'absenter, c'est que j'ai compris, moi aussi, que tu te dévouais pour nous et que, si tes bras étaient ici à notre service, ton cœur était là-bas près de Jeanne !

—Commandant !... s'écria Kernoe en saisissant la main de son interlocuteur.

Mais il s'arrêta, et après un assez long silence :

—Oh ! reprit-il avec un accent douloureux, je vous porterai donc malheur à tous ! C'est pour moi que Nordèt est parti avec Algaric, et Algaric a trouvé moyen, en dépit de notre surveillance, de communiquer avec les chouans.

—Que crains-tu donc ?

—Que le vieux maître ne soit tombé dans quelque piège.

—Un piège ! oh ! malheur à celui qui l'aurait tendu ! D'ailleurs, le maître n'est pas seul avec Algaric ! Kervern et Kerloch l'ont accompagné. Et puis, il fallait qu'il allât à la ferme cette nuit...

—Cette nuit ! s'écria Kernoe, pourquoi donc cette nuit, commandant ?

—Pourquoi ? parce que...

Le commandant s'interrompit, puis après un moment d'hésitation, il se pencha vers Kernoe :

—J'en ai trop dit, répondit-il, mais tant pis, il faut que tu saches tout...

—Quoi donc ?

—En ton absence nous avons arraché la vé. té à Algaric, et il nous a appris que Jeanne devait mourir cette nuit...

—Jeanne ! s'écria Kernoe avec un élan de rage et de douleur impossible à rendre. Et qui devait la tuer ?

—Son père.

—Son...

Un cri expira sur les lèvres du jeune homme.

—Tu vois bien qu'il fallait que tes amis allassent à la ferme de Crozon, continua le commandant.

—Eh bien ! je vais les rejoindre ! dit Kernœ en tournant sur lui-même.

Le commandant l'arrêta brusquement. Au même instant un coup de sifflet retentit, arrivant du dehors.

—C'est Nordêt qui revient, commandant ! cria l'un de ceux qui étaient dans le souterrain.

—Alors, Pailenqueu, fait le signal et remonte l'échelle. Vous autres, armez vos pistolets et tenez-vous parés à tout...

Kernœ était demeuré immobile. Le commandant s'approcha de lui :

—S'il revient si vite, dit-il, c'est qu'il aura réussi, c'est qu'il aura sauvé Jeanne...

—Ou qu'il sera arrivé trop tard ! murmura Kernœ.

VII

NORDÊT.

Pailenqueu avait obéi : il avait fait le signal, et, reconnaissant des amis dans ceux qui survenaient, il avait placé l'échelle. Le commandant s'était avancé vivement ; Kernœ était demeuré immobile, attendant avec une anxiété qui contractait ses traits.

Un bruissement sourd retentit et un homme, ne descendant pas à l'aide des échelons, mais glissant sur les montants, vint tomber au milieu du souterrain. Cet homme était couvert de sang et de neige ; il avait les habits déchirés, les cheveux en désordre, le visage empreint de l'animation la plus grande.

—Nordêt ! cria Pailenqueu avec joie.

—Tu es seul ? ajouta aussitôt Crochetout.

—Jeanne ? où est Jeanne ? s'écria Kernœ en se précipitant.

Le vieux maître, car c'était lui qui venait de descendre dans le souterrain, le vieux maître leva les bras au ciel, et frappant du pied le sol avec colère :

—Et dire que tout ça, s'écria-t-il, c'est parce que le chat du bord est mort, et que c'est toi, matelot, qui as relevé sa carcasse ? Cré mille...

—Jeanne ? quelles nouvelles de Jeanne ? répéta Kernœ en saisissant le bras du vieux maître qu'il secoua rudement.

—Impossible de relever le point ! répondit Nordêt ; pas plus de Jeanne que dans mon éubier.

—Hein ? quo dis-tu ?

—Qu'elle a filé sur l'amarre donc !

—Comment ?

—On n'a jamais pu savoir. Ça y est, ça y est...

—Où sont Kervern et Kerloch ? demanda vivement Crochetout ; qu'est devenu Algaric ?

—Largué l'écoute en grand !

—Hein !

—Et tout cela parce que le chat du bord est...

—Mais parle donc ! s'écria Kernœ.

Crochetout s'interposa en avançant la main.

—Laisse-le parler, ou nous ne saurons rien, dit-il.

Et se retournant vers Nordêt :

—Fais ton rapport, continua-t-il. Qu'est-il arrivé depuis que tu as quitté le souterrain avec les deux matelots et Algaric ?

—Pour lors, dit aussitôt le vieux maître, nous nous pomoyons là-haut, et...

—Vite ! vite !

—Aussi vite qu'un gabier qui se patine proprement...

—Après ?

—Nous filons des bordées dans la neige... ce gueusard de Ric-à-Ric filait dans mes eaux, bord à bord avec moi : "Ouvre l'œil ! quo je lui avais dit, veille au grain et gouverne droit ! Si nous nous masquons, c'est moi qui me charge de te faire

avaler ta gaffe." Et nous filons. Pour lors, les deux matelots connaissaient ce mouillage de terrier à croire qu'ils y avaient fait naviguer un trois-ponts...

—Mais Jeanne ! parle-moi de Jeanne ! cria Kernœ ; où est-elle ?

—Puisque je te dis qu'elle a largué son amarre !

—Elle a quitté la ferme ?

—Oui.

—Avec qui ?

—On ne sait pas.

—Comment as-tu appris cet événement ?

—Par un failli chien que Ric-à-Ric a hélé au passage et qu'il a fait venir dans nos eaux.

—Mais où est Algaric ? demanda le commandant.

—Il a filé l'écoute, commandant.

—Tu l'as laissé fuir ?

—C'est-à-dire que quand j'ai vu le sabre du chouan, j'ai paré, et alors le Ric-à-Ric a filé comme un marsouin devant une baleine.

—Vous avez donc été attaqués ?

—Oui.

—Et les deux matelots ?

—Ils ont couru leur bord tandis que je courais le mien, pour disperser les chouans : c'était convenu.

—Tu as été blessé ?

—Bêtise !

—Ah ! s'écria Kernœ, qu'est-ce que tout cela signifie ?

Un coup de sifflet qui retentit au loin les fit tressaillir tous.

—Nous allons peut-être le savoir, dit Crochetout.

Pailenqueu replaçait l'échelle ; les signaux échangés, un homme descendit rapidement.

—Kerloch ! cria Crochetout en voyant apparaître le matelot.

Kernœ s'était précipité vers lui.

—Dis-moi tout, s'écria-t-il ; qu'est devenue Jeanne ?

—Je l'ignore, répondit Kerloch, mais voici ce que je sais, ce que j'ai appris de source certaine : Jeanne devait mourir cette nuit si elle ne révélait pas le lieu de notre retraite à tous. Yvanec l'avait juré. Elle était enfermée dans la ferme depuis trois semaines, vous le savez ; elle n'avait pu voir personne et personne ne l'avait vue. Aujourd'hui, ce matin, elle y était encore quand il y a eu une alerte... les gars se sont cru attaqués, ils ont couru au cromlec'h, Yvanec avec eux ; quand ils sont revenus, Jeanne n'y était plus.

—C'est ça, murmura Nordêt.

—Comment avait-elle pu s'échapper, elle si faible, et quand la salle était close, qui l'avait aidée, où avait-elle été ? On ignore et on ignore encore absolument toutes ces choses.

—Qui t'a dit cela ? demanda Kernœ en réfléchissant.

—Un vieil ami à moi sur la fidélité duquel je puis compter. D'ailleurs, Kervern va venir tout à l'heure, il vous confirmera mes paroles, et peut-être aura-t-il des nouvelles plus fraîches.

—Vous avez donc été attaqués ? demanda Crochetout.

—Oui ; Algaric a fait tomber Nordêt dans un piège, et je ne sais comment le maître s'en est tiré : il avait une demi-douzaine de chouans sur les épaules.

—J'en ai coulé trois pour commencer, dit Nordêt, et j'ai appuyé la thasse aux autres ; mais ce gabier de poulaine de Ric-à-Ric m'a brûlé la politesse.

Crochetout et Kernœ se regardaient en silence ; enfin le commandant, posant la main sur l'épaule du jeune matelot :

—Que voulez-vous faire ? lui demanda-t-il.

—Je veux savoir ce qu'est devenue Jeanne, répondit Kernœ d'une voix ferme. Qui l'a enlevée ou qui l'a aidée à fuir ? où l'a-t-on emportée ? où a-t-elle été recueillie ? que doit-elle devenir enfin ? Vous comprenez, commandant, vous maintenant pour lequel je n'ai plus de secret, qu'il faut que je voie Jeanne !

—Oui, dit Crochetout.

Puis après un silence :

—Oh, murmura-t-il, si le pauvre Delbr y n'était pas mort !

Kernoë secoua la tête avec une expression difficile à comprendre.

—Il est mort ! dit-il enfin.

Et changeant de ton :

—Commandant, poursuit Kernoë, ici, dans ce souterrain inconnu même des gens du pays, vous êtes en sûreté. Celui qui m'a aidé à vous sauver et qui veille encore sur notre sécurité à tous, continuera à y veiller. Je crois donc, commandant, sans que mon honneur risque un blâme à vos yeux, pouvoir vous demander la permission de vous quitter cette nuit même.

—Vous voulez partir ? demanda Crochetout.

—Oui, commandant.

—Eh bien ! cela ne m'étonne pas.

—Alors je puis vous quitter sans que vous me reprochiez un jour cet abandon ?

Crochetout lui tendit la main.

—J'irai avec vous, dit-il.

—Commandant !...

—Dois-je donc demeurer ici une éternité ? Suis-je condamné à vivre sous terre ? Je veux voir le ciel.

—Commandant !...

—D'ailleurs, ne s'agit-il pas d'aller secourir une pauvre fille innocente qui serait victime de son dévouement pour nous ?

Puis, sans même attendre la réponse de Kernoë, il se tourna vers Nordêt, Kerloch, Pailenqueu, Fignolet et la Pantenne qui attendaient près de l'échelle :

—A vos armes, enfants ! dit-il, et en haut tout le monde !

—Cré mille n'importe quoi ! apprête à bouliner ! murmura Nordêt qui, à l'aide d'un bout de grelin, bandait une blessure qu'il avait au bras gauche, tandis que Fignolet, avec un morceau de toile à voile, pansait une autre estafilade à la cuisse.

Il *cafatait* le vieux maître, suivant l'expression de Nordêt.

Kernoë était demeuré sans faire un geste et paraissant en proie à une hésitation des plus grandes. Enfin, entraîné par un sentiment violent, il étendit à la fois les deux mains vers Crochetout.

Cet mouvement fut si brusque que le vesto du matelot s'écarta, rejeté en arrière, et un objet volumineux tomba de la poche. C'était le livre que Kernoë avait trouvé au fond du bissac envoyé par Philopen.

Le manuscrit relié avait été rouler jusqu'aux pieds de Crochetout qui se baissa pour le ramasser, obéissant à un mouvement naturel. Dans sa chute le livre s'était ouvert ; Crochetout était alors près de l'une des torches de résine qui éclairaient le souterrain, de sorte que la lumière rougeâtre tombait d'aplomb sur le manuscrit et l'éclairait en plein.

Dans le mouvement que Crochetout avait fait pour se baisser, son visage s'était naturellement rapproché du livre, et ses yeux s'étaient instinctivement fixés sur les pages noircies par l'écriture.

Déjà sa main s'approchait, quand un cri rauque s'échappa de sa gorge ; ses doigts saisirent le livre avec un mouvement de rage fébrile. Bondissant de côté, le commandant s'approcha plus encore de la torche de résine.

Son visage était devenu livide, ses regards avaient quelque chose d'égaré, ses lèvres étaient agitées par des contractions nerveuses, et une sueur abondante perlait subitement sur son front aux rides profondes.

VIII

LE LIVRE

Tout cela s'était accompli avec une rapidité telle, que Kernoë avait eu peine à s'apercevoir de la cause de cette émotion si extraordinaire. Au reste, il n'eut pas le temps de formuler une exclamation. Crochetout était revenu près de lui et lui saisissait la main.

—Quel est ce livre ? demanda-t-il d'une voix haletante, comment l'as-tu ? qui te l'a donné ? Que voulais-tu en faire ? Mais parle donc ! réponds donc !

Tous étaient demeurés stupéfiés par la violence à laquelle Crochetout paraissait être en proie.

—Commandant !... dit Kernoë avec un embarras visible, mais qui pouvait être attribué au saisissement causé par l'état dans lequel était Crochetout.

—Quel est ce livre ?

—Je ne sais...

—Comment ?

—Je l'ai trouvé, dit Kernoë en paraissant se remettre complètement. Je l'ai trouvé il y a longtemps... et je ne sais comment ce livre est demeuré dans la poche de cette veste.

Crochetout regardait fixement Kernoë : il semblait chercher à lire la vérité dans ses yeux.

—Jure-moi... dit-il.

—Commandant, interrompit Kernoë, il n'est pas l'heure d'une explication... Jeanne voit peut-être venir la mort à cette heure !

—En haut ! cria Crochetout.

—Laissez-moi passer le premier ! dit Kernoë en s'élançant.

Mais au moment où il posait le pied sur l'échelle, un troisième coup de sifflet retentit.

—C'est Kervern ! dit Kerloch.

Kernoë gravissait déjà les échelons. Avec une agilité merveilleuse, il atteignit l'orifice du gouffre. Écartant les branches et les tiges de plantes rampantes, il sortit comme il était entré en traversant un nuage de verdure.

Un homme était debout appuyé contre le peulvan le plus proche : c'était Kervern. En voyant surgir Kernoë qui suivait Crochetout, il se précipita vers eux.

—Commandant, dit-il d'une voix haletante, vous pouvez être sauvé cette nuit et demain entrer dans le goulet de Brest.

—Que dis-tu ? s'écria Crochetout.

—Il y a cette nuit messe en mer ! dit Kervern. Il ne s'agit donc que de s'emparer à la faveur des ténèbres d'une barque montée par les gars, de profiter de la réunion de ces barques pour glisser devant les Anglais et de...

—Qu'est-ce que cela ? dit vivement Crochetout en interrompant Kervern et en saisissant la crosse d'un pistolet qu'il tira vivement de sa ceinture.

Abaissant le bras, il visa avec son arme...

Une ombre venait de se dessiner provenant de derrière le peulvan.

Kernoë se précipita et arrêta le bras du commandant :

—Ne tirez pas ! s'écria-t-il.

Un papier plié venait d'être lancé aux pieds de Kernoë et l'ombre avait disparu.

—C'est la mary-morgan de Philopen ! murmura Kerloch.

Kernoë avait ramassé le papier et, le dépliant, il se plaça de façon à pouvoir l'examiner à la clarté de la lune :

—Un laissez-passer anglais... sans date ! dit-il.

—Un laissez-passer ! répéta Crochetout.

—Un laissez-passer ! dit Kervern en se penchant pour regarder. Celui que l'officier anglais a remis à Algar. ! Je le reconnais !...

Kernoë tendit le papier à Crochetout :

—Commandant, dit-il, Kervern a raison : la messe en mer vous donnera le moyen de vous emparer d'une barque assez grande et vous permettra de glisser sous les yeux des Anglais. D'ailleurs ce laissez-passer vous sauvera. Depuis que vous êtes à terre, jamais occasion plus belle ne s'est présentée et Dieu sait si elle se présenterait jamais. Commandant, vous n'avez pas le droit de la repousser, il faut en profiter !

Crochetout considéra attentivement Kernoë.

—Tu me conseilles de tout tenter, pour essayer cette nuit de gagner Brest ? dit-il.

—Oui, commandant.

—Je le ferai : tu viendras avec nous ?

Kernoë secoua tristement la tête.

—Non ! dit-il.

—Oh ! murmura Nordêt, le chat du bord !

—Jeanne peut avoir besoin de moi ! dit Kernoë.

Crochetout se tourna vers les matelots :

—Enfants, dit-il, vous avez entendu ! il y a tous les moyens de fuir cette nuit, mais il y a un matelot à abandonner. Qu'en dites-vous ?

Les marins se regardèrent : Nordèt s'avança, sa pipe et sa chique tribord et bâbord :

—Quoi donc ! dit-il, est-ce qu'on laisse un homme à la mer ?

Et s'adressant à ses compagnons :

—Qu'en dis-tu, vous autres ? ajouta-t-il.

Kernoö pressa rudement la main que lui tendait Crochetout, puis ils se mirent en marche. Kernoö et Crochetout tenaient la tête, Kerloch venait après eux en compagnie de Figolet, de Pailenqueu et de la Pantenne. Nordèt et Kerven fermaient le petit cortège.

Bien armés et résolus à tout, les huit hommes s'avançaient dans les rues étranges de la Ville des poulpicans.

Tout à coup Crochetout s'arrêta en se frappant le front.

—Une idée ! dit-il.



Kernoö, le matelot.

Figolet s'avança à son tour :

—Je dis qu'on se pomoyera tous ensemble sur le grélin de sauvetage, dit-il, ou qu'on se fera couler en compagnie !

—En grand ! ajouta Pailenqueu.

—En double même ! dit la Pantenne.

La pipe passa à tribord et la chique à bâbord :

—Ah ! murmura Nordèt, si File-en-Vrac...

Crochetout s'était retourné vers Kernoö :

—Tu as entendu ? dit-il ; on y laissera sa peau ou on sauvera Jeanne. Maintenant, file de l'avant et prends la barre, nous sommes parés à la manœuvre.

—Qu'est-ce donc ? demanda Kernoö.

Le commandant, sans répondre, appela Kerven qui accourut :

—Tu as dit qu'il y avait messe en mer cette nuit ? demanda Crochetout.

—Oui, commandant.

—Où cela ?

—A la pointe de la Chèvre.

—A quelle heure ?

—A minuit.

Crochetout interrogea sa montre, elle marquait onze heures.

—Nous avons le temps ! murmura-t-il, répondant évidemment à ses propres pensées.

—Qu'est-ce donc ? demanda Kernoö. Qu'avez-vous, commandant ?

—J'ai, répondit Crochetout, qu'il faut appuyer sur tribord et gagner la mer.

—Gagner la mer ?

—Oui, mon gars !

—Mais pourquoi ?

—Parce que j'ai une idée et que cette idée est bonne, tu vas voir !

Et appuyant sur la droite, Crochetout, entraînant les sept hommes à sa suite, marcha droit dans la direction de l'extrême limite de la terre bretonne.

IX

LA MESSE SUR MER.

Minuit venait de sonner, la lune avait disparu derrière un amoncellement de nuages. Le ciel, tout à l'heure pur et étoilé, était maintenant sombre et noir. La brise était moins froide, la neige allait évidemment tomber... L'Océan était noir, la lame roulait avec un mugissement lugubre et des lignes d'écume couraient sur la crête des vagues qui venaient se heurter aux brisants de l'entrée de la baie de Douarnenez.

Terre et mer se trouvaient enveloppées dans des voiles d'une opacité complète. Tout à coup, se perdant à demi dans le grand murmure des flots, le tintement d'une clochette arriva à portée sur les ailes de la brise. On dirait que ce son vient de la haute mer.

Quelques instants s'écoulaient, puis une lueur vacillante brilla au loin sur l'Océan et le même tintement se fait de nouveau entendre, mais cette fois plus clair et plus distinct.

Aussitôt, et comme à un signal donné, de toutes les criques, de tous les rochers, de toutes les anfractuosités du rivage, de tous les écueils, de toutes les cavernes, surgissent des ombres noires qui glissent sur les vagues : ce sont des barques, des chaloupes, des canots chargés d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants qui se dirigent vers la haute mer, tous ont le cap sur le même point.

Les canotiers se penchent sur leurs avirons et les embarcations glissent et s'avancent au milieu de l'obscurité dans le silence le plus complet.

A mesure que la distance diminue, le son de la cloche, qui n'a cessé de se faire entendre, retentit plus violent, la lueur qui a brillé au loin devient plus distincte.

Les barques avancent toujours et toute une immense population s'avance ainsi au milieu de la nuit, roulant sur les vagues aux crêtes écumantes et aux grondements majestueux.

Enfin, les barques font cercle, elles ralentissent leur allure. Alors, au centre d'un rond immense formé par les canots qui sont presque bord à bord, on voit une nacelle sur laquelle un prêtre est debout, prêt à célébrer l'office divin sur une chapelle improvisée à l'arrière de l'embarcation.

Sûr de n'avoir que Dieu pour témoin, le ministre du Seigneur, revêtu de ses habits sacerdotaux, élève vers le ciel ses mains vénérables. Alors tous les fidèles s'inclinent et ils demeurent à genoux entre la mer profonde aux flots qui grondent lugubrement et le ciel chargé de nuages que déchire par moments la brise violente du nord-ouest.

Certes, c'était là un superbe et grandiose spectacle. La nuit noire et menaçante, les flots écumants et profonds, deux mille têtes courbées humblement autour d'un seul homme en surplis et en étole, debout sur l'abîme, la croyance dans le cœur et l'exaltation religieuse dans le regard et dans la parole ; puis les chants de l'office saint rompant brusquement et majestueusement le silence qui régnait, et, entre chaque répons, les grandes menaces de la mer s'élevant et montant aussi vers Dieu !

C'était quelque chose de tellement saisissant que tous ceux qui étaient là paraissaient frappés d'une sorte de terreur qu'ils ne pouvaient vaincre.

Les barques se tenaient rapprochées et étroitement serrées les unes contre les autres ; il y en avait là plus de cent, toutes plus ou moins bien armées, toutes enserrées étroitement et formant comme une chaîne solide autour de l'autel improvisé.

Depuis l'arrivée des chaloupes, la cloche n'avait pas cessé de tinter ; le prêtre avait commencé les prières du soir et les paysans répondaient par des psaumes chantés à voix basse.

La cloche s'arrêta, les chants furent suspendus et un grand silence se fit, silence que troublaient le bruit du vent, le murmure des flots et le craquement résultant du choc des bordages de toutes ces embarcations pressées les unes contre les autres.

Quatre petits canots vinrent entourer la yole dans laquelle était le prêtre ; ces quatre canots étaient montés par des gars tenant des torches qu'ils allumèrent et élevèrent. Alors une lueur rougeâtre illumina le prêtre qui, en costume d'officiant au milieu de sa nacelle, s'inclinait lentement devant une croix grossièrement faite et attachée sur une caisse carrée au couvercle à claire-voie, pareille à celles que l'on embarque sur les bâtiments pêcheurs.

Le prêtre salua profondément le gage de la rédemption, puis se tournant vers les barques qui s'étaient rapprochées, il fit le signe de la croix :

—*Introibo ad altare, Dei !* dit-il d'une voix lente et solennelle qui domina le tumulte de la brise, des vagues et du froissement des embarcations.

Tous les paysans s'étaient agenouillés ; femmes, hommes, enfants, vieillards courbaient la tête, et la même phrase sortit à la fois de toutes les bouches :

—*Ad Deum qui latificat juventutem meam !*

Le service divin était commencé. Le prêtre le continua avec cette impassible expression de foi sincère particulière aux représentants de la religion chrétienne ; expression grande et belle, simple et fière, qui donne à nos prêtres un caractère de majesté que l'on ne trouve pas dans les autres religions, car elle provient de l'austérité dans laquelle les prêtres catholiques seuls vivent.

Les paysans écoutaient la messe avec un recueillement d'autant plus grand que celui qui la célébrait n'était pas un *jureur*. On sait qu'à cette époque le clergé se divisait en deux catégories bien tranchées : les prêtres qui avaient prêté serment à la constitution et ceux qui avaient refusé ce serment.

—*Les jurcurs !* disaient avec mépris les paysans en parlant des premiers.

—*Les réfractaires !* disaient avec colère les patriotes en parlant des seconds.

Les Bretons, fidèles aux anciennes lois, avaient conservé pour les prêtres mis hors la loi nouvelle un amour, une vénération que les persécutions incessantes avaient augmentées, car elles avaient donné aux ministres insermentés la sainteté et la puissance des martyrs. Entendre une de leurs messes, se confesser à eux, recevoir de leurs mains le viatique, suffisait pour le salut. Chaque paroisse avait au moins un de ces proscrits que l'on tenait à honneur de cacher et qui, du fond de leurs retraites, exerçaient une royauté absolue sur les âmes. A eux seuls appartenait le droit de *lier ou de délier sur la terre*. Chassés des églises, ils avaient dressé un autel dans les bruyères, au fond des bois ou sur la grande mer... Puis, aux jours venus, les fidèles étaient appelés à venir s'agenouiller autour de ces autels. Ces jours ou ces nuits-là, on amenait au prêtre, de plusieurs lieues, des enfants à baptiser, des mourants à bénir, des promis à unir, car tout mariage qu'il n'avait pas consacré était impur.

Cette fois, comme de coutume en de telles circonstances, malades, nouveau-nés et futurs époux allaient être présentés au recteur. La messe allait être terminée, et la foule, ba-

lancée au-dessus de l'abîme, courbait le front ; toutes les mains étaient jointes.

Le prêtre étendit les bras pour bénir ceux qui l'entouraient :

—*Domine, dona eis requiem!* dit-il d'une voix puissante.
Et lux perpetua luceat eis!

Cette phrase, empruntée à la messe des morts et lancée sur la tête des vivants, durant une nuit sombre, au milieu de ces flots agités, cette prière que la brise semblait venir prendre pour l'emporter vers Dieu sans que rien s'opposât à son passage, cette invocation à la pitié céleste avait quelque chose de lugubre et de grandiose qui fit frissonner tous ceux qui l'entendirent.

—*Itē missa est!* ajouta le prêtre.

Toutes les têtes se relevèrent, puis un hymne religieux fut entonné en langue bretonne. Alors les barques contenant les malades et les mourants entrèrent dans le cercle liquide et se dirigèrent, par rang, vers la nacelle du prêtre, dont la tête vénérable, à l'aurole argentée, semblait resplendir d'un reflet céleste.

Les chaloupes contenant les enfants à baptiser, les pères et les mères, les parrains et les marraines, se groupèrent, attendant que les mourants fussent passés..... Ceux qui sortaient de la vie étaient suivis par ceux qui y entraient.

Puis, à distance, dans des barques plus grandes, revêtus de leurs plus beaux habits, promis et promises, se serrant la main timidement et comptant les minutes qui les séparaient de l'instant où la bénédiction du ciel allait être appelée sur leur front.

On le comprend, de telles cérémonies étaient longues. Souvent elles duraient toute une nuit, si la mer et le vent le permettaient.

Dans l'une des dernières barques, Mariic et Le Caër étaient assis, ayant près d'eux le vieux père de la jeune fille, mais si l'expression de joie et d'espérance était sur les visages de ceux qui occupaient les chaloupes précédentes, c'était une tristesse sombre et douloureuse qui se reflétait sur les traits de la servante d'Yvanec et sur ceux de son futur époux.

Le Caër était assis, le front courbé et chargé de nuages. Le regard lançait des éclairs rapides et les mains frémissantes du gars martelaient le canon du fusil qu'il tenait entre ses jambes.

Mariic, les mains jointes, paraissait prier avec ferveur. Elle était extrêmement pâle et des larmes abondantes sillonnaient son visage, tandis que les sanglots faisaient frissonner convulsivement ses épaules.

Quatre hommes étaient dans un petit canot qui se tenait bord à bord avec l'embarcation des promis. Deux de ces quatre hommes, vêtus en matelots, tenaient les avirons qui pendaient inactifs le long des bordages. Les deux autres étaient le marquis de La Préalaye et M. d'Estournal.

—Veux-tu répondre, Mariic ? disait M. d'Estournal.

La jeune fille ne bougea pas.

—Tu étais l'une des trois femmes qui ont enlevé Jeanne, cela est certain. Ton soulier est le seul qui se soit adapté juste dans l'empreinte de celui de la femme qui, après avoir quitté la cour pour aller dans le jardin, est revenue dans la cour.

M. d'Estournal s'arrêta, Mariic ne dit rien encore.

—Les deux autres femmes devaient être Catherine et Dorothee, poursuivit le gentilhomme, car elles seules n'étaient plus à la ferme ; leur culpabilité à elles est patente, la tienne ne saurait être douteuse.

—Evidemment ! dit le marquis.

—Veux-tu avouer ?

Mariic gardait toujours le silence.

—Mais parleras-tu ? s'écria le marquis avec colère.

—Ma fille ! dit le vieux père, parle donc ; dis la vérité ! Es-tu donc coupable ? as-tu consenti à protéger une fille qui abandonnait la maison de son père ?

—Parle, Mariic ; parle, je t'en conjure ! dit Le Caër en joignant les mains.

Mariic n'ouvrit même pas les lèvres.

—Cependant il faut qu'elle parle ! s'écria La Préalaye.

D'Estournal haussa les épaules.

—Elle parlera, dit-il, laissez arriver le moment où elle se trouvera en face du recteur. En présence du ministre de Dieu, il faudra bien qu'elle avoue la vérité ! J'ai prévenu l'abbé de Damont. Lui aussi veut savoir ce qu'est devenue Jeanne ! Qui nous dit d'ailleurs qu'on ait voulu la sauver, et que cette disparition ne cache pas quelque trame odieuse, quelque crime abominable ?

Mariic tressaillit violemment et fit un mouvement comme pour parler ; mais elle s'arrêta. D'Estournal fit un geste au marquis ; puis se penchant vers Mariic :

—Tu diras tout, lui dit-il à voix basse ; tu parleras. Et ne regarde pas la mer, ne songe pas à mourir plutôt qu'à parler ; car si tu te tuais, tu avouerais ton crime, et ton père et ton mari payeraient pour toi ! Tu as entendu ?

Et, sans attendre une réponse, M. d'Estournal, appuyant sa main sur le bordage de la barque, fit reculer lentement la chaloupe dans laquelle il était assis.

—Mariic, dit-il, tandis que les rameurs reprenaient leurs avirons, nous serons près de toi à l'heure de ton union, et si tu veux que le prêtre te bénisse, tu diras la vérité tout entière.

Le canot, glissant au milieu du triple rang des embarcations, se dégagea assez pour que les avirons pussent fonctionner.

—Nous allons à terre ? dit d'Estournal en se tournant vers le marquis.

—Oui, répondit celui-ci. D'Almoy vient de m'adresser un signal.

—Peut-être a-t-il eu la réponse de l'amiral anglais ?

—Peut-être.

—La nuit serait encore assez longue pour opérer le débarquement ?

—Sans doute.

D'Estournal baissa la tête pour cacher un sourire joyeux, qui s'épanouissait sur ses lèvres.

L'embarcation, glissant rapidement sur la mer et poussée par le flux qui allait atteindre sa plus grande hauteur, filait comme une dorade, laissant derrière elle un profond sillage. La masse noire, formée par le rassemblement des chaloupes, projetait une ombre épaisse qui faisait paraître plus claire la partie de l'Océan dénuée de déserte.

À l'horizon, mais à une courte distance cependant, car la nuit était obscure, on apercevait les silhouettes des navires anglais qui, depuis si longtemps, bloquaient l'entrée du port de Brest.

L'embarcation approchait de la pointe de la Chèvre.

Déjà on pouvait distinguer nettement les rochers formant l'extrémité de la plage. Sur l'un de ces rochers, deux ombres se dessinaient nettement : l'une était celle d'un homme de haute taille ; l'autre celle d'un personnage infiniment plus petit et de forme étrange.

—Qui donc est avec d'Almoy ? demanda le marquis en se penchant en avant pour mieux examiner les silhouettes qui se détachaient sur le rocher.

D'Estournal ne répondit pas ; lui aussi cherchait sans doute à deviner quel était le compagnon de d'Almoy, car ses yeux dardaient leurs regards perçants dans la direction de la pointe de la Chèvre avec une fixité extraordinaire.

Un moment de silence s'écoula ; l'embarcation continuait sa course, passant entre les écueils qu'elle rasait avec une habileté décelant l'adresse de ses rameurs.

Tout à coup d'Estournal se redressa.

—C'est Algaric, dit-il.

—Algaric ! répéta le marquis ; impossible. On ne l'a pas vu depuis trois semaines ; n'est-il donc pas mort ?

—C'est Algaric, je vous l'affirme, répéta d'Estournal.

La barque, passant sous un quartier de roc qui surplombait, vint alors échouer sur le sable fin de la plage. Le marquis et d'Estournal s'élançèrent.

X

LA POINTE DE LA CHÈVRE

Le marquis et son compagnon avaient gagné la terre ferme avec de l'eau jusqu'à mi-jambe. d'Estournal ne s'était pas trompé ; c'était Algaric, c'était le folgoat qui était avec d'Almoy.

La Préalaye emmena d'Almoy à l'écart ; d'Estournal demeura seul avec Algaric. Le gentilhomme et le nain se regardèrent quelques instants sans prononcer une parole.

—Etes-vous donc fâché de me revoir ? demanda Algaric avec un accent légèrement railleur. Vous deviez pourtant vous y attendre, car vous saviez que j'étais vivant ; j'ai pu vous en donner des preuves.

—Cui, dit d'Estournal, j'ai trouvé le bouton que tu m'as fait passer : mais ce qui m'étonne, c'est que tu aies pu t'évader cette nuit.

—J'ai profité d'une occasion unique. Mais ce n'est pas le moment des confidences : parlons affaires. Est-il vrai qu'on ne sache pas ce qu'est devenue Jeanne ?

—Cela est vrai. Elle a disparu tantôt de la ferme, au moment où tous les gars étaient attirés sur un autre point.

—Je sais ; mais...

Le marquis, qui revenait avec d'Almoy, coupa la parole sur les lèvres du folgoat, s'adressant à d'Estournal :

—D'Almoy a reçu la réponse de l'amiral, dit-il. Cette nuit, les Anglais débarqueront les trois millions.

—Ah ! fit d'Estournal ; mais toutes les barques sont en mer et nous en aurons besoin.

—Embarquons vivement et retournons auprès des gars.

Puis se retournant vers d'Almoy :

—Vous avez bien compris mes ordres ? ajouta le marquis.

—Sans doute, répondit d'Almoy.

—Alors, agissez sans perdre une minute, car dans deux heures nous serons prêts.

D'Estournal avait fait quelques pas vers la mer, évitant ainsi d'être rejoint par Algaric qui s'était avancé vers lui. Le marquis le rejoignit aussitôt : tous deux sautèrent dans la barque qui les attendait et s'éloignèrent rapidement.

D'Almoy, tandis que le marquis se rembarquait avec son compagnon, s'était élancé vers une anfractuosité de la côte dans laquelle veillaient trois hommes. Il leur donna rapidement quelques ordres à voix basses ; puis il revint vers Algaric qui n'avait pas changé de place et qui, d'un œil attentif, suivait sur la mer la course de l'embarcation.

—Eh bien ? demanda d'Almoy.

—Eh bien ? dit Algaric en regardant son interlocuteur, comme un homme qui cherche à éluder une réponse.

—Tu l'as vu ?

—Oui, je l'ai vu...

—C'est bien celui dont nous avons parlé ? Il n'y a pas de doute possible ! Réponds nettement !

—C'est bien lui !

—Il ne s'est pas toujours nommé le comte d'Estournal.

—Si fait !

—Il était à Châteaulandrin en 1770, il y a vingt-neuf ans ?

—Oui ; l'année même où la ville fut détruite par l'inondation.

—C'était bien lui alors qui était l'ami de Philibert de La-verdi ?

—C'était lui.

D'Almoy saisit les mains du folgoat.

—Et tu sais une partie des secrets de cet homme, dit-il. Et tu me les confieras ; tu l'as promis !

Algaric baissa la tête ; il parut réfléchir un moment, puis se redressant de toute la hauteur de sa taille infime :

—Tout ce que je sais, vous le saurez, dit-il lentement, mais avec un accent résolu.

—Bien, dit d'Almoy. Tiens ta promesse, et je te jure, moi, que je tiendrai la mienne. Va m'attendre au cromlech, j'y serai dans une heure !

Et adressant un geste d'adieu au folgoat M. d'Almoy jeta son fusil sur son épaule et s'éloigna à grands pas, remontant vers la crête de la falaise par ce sentier boisé qu'Algaric et M. d'Estournal avaient suivi ensemble quelques semaines auparavant.

Demeuré seul sur la pointe du rocher, Algaric contempla quelques instants la mer, dont les vagues montaient jusqu'à lui.

—Trois millions, murmura-t-il ; oui, c'est une fortune tentante, et la partager avec un autre est dur ; mais vous avez eu tort, monsieur d'Estournal, de vouloir vous passer de moi ; vous avez eu tort de vouloir me livrer aux bleus ; vous avez eu tort, enfin, d'avoir oublié Châteaulandrin et de ne pas vous être souvenu que Merlohüe avait un frère !

En achevant ces mots, Algaric relevait la tête ; un dédaigneux sourire éclairait sa physionomie à l'expression féline. Il lança un long regard sur la mer ; puis, tournant sur lui-même, il s'engagea dans la sente étroite qui suivait l'extrême bord des falaises.

La nuit était devenue de plus en plus profonde, le vent fraîchissait. En mer on apercevait se détachant en masse noire et confuse, les barques rassemblées et groupées autour de la nacelle du recteur.

XI

LE RÉCIF

C'était un singulier coup d'œil que celui que présentait cette mer noire allant se heurter contre cette terre enveloppée de son linceul de neige. Le reflet de cette gigantesque nappe blanche était tel, qu'il projetait une lueur lumineuse sur les flots.

La mer était haute, aussi ne distinguait-on, éparpillés ça et là, que quelques écueils à la pointe sombre, car la vague recouvrait les autres. C'était à une demi-lieue de la côte à peu près que l'office divin était célébré, en face même de la pointe de la Chèvre, à deux portées de fusil de cette caverne dans laquelle les corsaires avaient soutenu si héroïquement le feu des Anglais.

Entre cette caverne et la masse des barques réunies autour du recteur, s'élevaient plusieurs écueils énormes, dont l'un surtout, dépassant la hauteur de la pleine mer de plus de dix pieds, avançait sa tête vers les flots comme le front d'un béliér présentant ses cornes menaçantes à l'ennemi.

La messe était célébrée en ce moment, et, à l'exception du groupe formé par les embarcations des fidèles, la mer était absolument libre. Le ciel était sombre et l'Océan n'avait pas la moindre transparence.

Au moment où le prêtre levait les mains vers le ciel, implorant sa pitié et son secours, un vague sillage se fit remarquer près du grand récif, on eût dit ce mouvement causé dans la mer par un gros poisson nageant à fleur d'eau. De l'endroit où étaient les barques, il était matériellement impossible de remarquer ce mouvement.

Bientôt il devint plus accusé et la tête d'un homme qui nageait entre deux eaux apparut brusquement.

Il touchait presque au récif ; une main se tendit vivement vers lui et une autre tête se dessina sur la masse surplombante du rocher. Le nageur saisit cette main, se cramponna à elle, s'enleva avec un effort violent et deux hommes furent alors côte à côte sur le récif.

—Eh bé, qué, moussaillon ? dit une voix rude.

—Le tafia, Pailenqueu ! Que jo me radoube ! je coule ! répondit le nageur d'une voix languissante.

—Tiens ! vieux bidonnier ! Ce Fignolet de malheur boirait toute la cantine !

Le nageur, qui achevait alors de s'affourcher sur le rocher, prit la gourde que lui tendait son compagnon et avala plusieurs gorgées de la liqueur qu'elle contenait.

—Hou ! hou ! hou ! fit-il avec un frémissement joyeux et

on remettant à l'autre la gourde considérablement allégée. C'est du vrai nanan de caïman des Kaïmacans ! Ça vous débrouille le tempérament quo ça vous remet au vent de la bouée, quoi !

—Pour lors, Fignolet, qu'est-ce que tu sais, qué ?

—Je sais que la mer est froide, vieux, et que quand on s'est affalé la carcasse durant un demi-quart dans...

—Silence, moussaillon ! Je relève un sillage bâbord et un autre tribord !

Les deux hommes se couchèrent à plat ventre sur le rocher, l'un à droite et l'autre à gauche. Effectivement Pailenqueu ne s'était pas trompé, deux points apparaissaient simultanément à une distance à peu près égale, mais venant de deux côtés différents : c'étaient deux nageurs glissant sous les vagues pour mieux dissimuler leur présence.

Le premier qui atteignit le récif fut celui auquel Fignolet tendait la main ; il gravit lestement le roc escarpé.

—Maître ! voulez-vous un coup de grog ? dit le mousse en tendant la gourde.

Le nouveau venu prit la gourde et huma une longue gorgée.

—Ça vous caresse la basane, hein ? dit Fignolet avec admiration.

—Et dire que tout cela, c'est parce que le chat du bord est mort ! murmura Nordèt en soup'rant après avoir bu.

—Le commandant ! cria Pailenqueu en aidant Crochetout à se hisser sur le récif.

Les quatre hommes étaient naturellement mouillés jusqu'aux os, mais tolles étaient la puissance et la force de ces organisations énergiques, qu'en dépit de la bise glaciale qui fouettait leurs vêtements humides, de la neige qui tombait et du pulvérien des vagues qui les entourait d'un brouillard épais, ils ne frissonnaient même pas.

—La Pantenne et Kerloch sont à leur poste ? demanda Crochetout.

—Oui, commandant, répondit Nordèt. Tout est paré pour réussir en grand et que tous les mistrals de Marseille me démantent et me rasent si tout ne se galipote pas proprement. Pas vrai, moussaillon ?

—Renfloué comme pas un ! murmura le mousse.

—Pour lors, voilà ! la Pantenne et Kerloch, qu'est matelot comme toi-z-et-moi, a relevé la plus jolie embarcation !... du nanan, quoi ! à filer quatorze nœuds sans brise avec des bras ! Pour lors Kerloch, qu'est du pays, a relève le point. C'est une barque du Camaret... la seule ! Une chance en double, quoi ! Elle passera au vent à nous... toujours la seule... les autres mettant le cap sur la pointe... Pour lors, Kerloch, un vrai ! a fait un nœud plat avec l'amarre sous l'avant, tandis que les paroisiens n'y voyaient rien, vu qu'ils étaient à deux genoux du côté du recteur. Pour lors, la Pantenne a l'autre bout de l'amarre qu'est de longueur. Le matelot est sur un écueil, là, au vent à nous. Quand la cérémonie sera finie, la barque file sur le Camaret. La Pantenne, qui a le bout d'amarre, nage sur nous... A nous le grelin ! On te hale dessus, on se patine et à nous l'embarcation ! Il ne s'agit que des poings, et on en a. C'est-il compris ?

—Parfaitement ! dit Crochetout. En halant sur l'amarre, on amène brusquement la barque sous ce récif, avant que ceux qui la montent aient compris la manœuvre. Alors nous aborons !... Avec Kerloch, Kervern et Kernœ, nous serons sept ! Quand elle aurait douze gars, nous en viendrions à bout...

—Et le cap sur Brest, en grand !

—Commandant, on nage de terre ! dit Pailenqueu.

—C'est Kervern !

Effectivement un nouveau nageur venait d'apparaître dans la direction des falaises qui se dressaient à l'est. Bientôt Kervern escalada le récif dont le sommet était assez vaste pour offrir un appui solide à une douzaine d'hommes.

Avant même que le commandant l'eût interrogé, Kervern prit dans sa chevelure un papier roulé qui y était attaché à l'aide d'une petite ficelle et que, grâce à ce stratagème, il avait pu maintenir à sec tout en nageant.

Crochetout prit ce papier que lui tendait le matelot et le déroula ; c'était un morceau de papier sur lequel des mots étaient tracés en caractères énormes. Ces caractères étaient si gros, que le commandant, dont les yeux étaient au reste habitués aux ténèbres, put lire sans difficulté.

Crochetout tressaillit, poussa une exclamation de surprise, puis, se penchant, il se mit à relire le papier. Alors, relevant la tête :

—Qui t'a remis cela ? demanda-t-il à Kervern.

—La mary-morgan ! répondit le matelot.

—La petite du muet ?

—Oui, commandant.

Crochetout réfléchit profondément :

—Quel peut être cet homme ? murmura-t-il. Et pourquoi donc semble-t-il se dévouer ainsi pour moi et les miens ?

Nordèt regardait Crochetout sans oser l'interroger. Le commandant frappa ses mains l'une contre l'autre ; un double éclair jaillit de ses prunelles.

—Enfants, dit-il d'une voix vibrante, depuis que nous sommes en vue des côtes de France, nous courons mauvais bord sur mauvais bord, mais cette fois la bonne chance revient à nous ! La brise adonne, mes vieux Frères de la Côte ! Nous revenions avec de l'or plein la *Brûle-Gueule* et les goddem ont coulé nos trésors ! Qu'est-ce que vous diriez, si nous recrachions les millions à ces écrevisses du diable ?

Les matelots se regardèrent :

—Je dirais... je dirais... balbutia Nordèt, que si le chat du bord n'était pas...

—Enfants, reprit Crochetout, cette lettre que me remet Kervern m'apprend que les goddem vont débarquer, cette nuit trois millions de francs en or que les chouans mettront dans les grottes dont nous connaissons le secret. Qu'est-ce que diraient les amis, si demain nous entrions à Brest avec ces trois millions à notre remorque ? Hein ? Aurait-on réparé ses pertes ?

Et l'œil de Crochetout brillait d'un étincelant éclat en parlant ainsi, car tandis que sa bouche formulait ces paroles, sa pensée voyait l'horizon de la vengeance à accomplir se rouvrir devant lui. Il se disait intérieurement qu'il pourrait enfin reprendre cette œuvre pour l'exécution de laquelle il avait sacrifié tant d'années de sa vie.

Les matelots se regardaient avec une stupéfaction comique.

—Trois millions ! dit Fignolet. Combien donc ça fait ?

—Ça fait comme qui dirait cent mille écus de trois livres pour toi ? dit Pailenqueu.

Le mousse passa la main sur son front comme s'il se fût senti pris d'un éblouissement subit.

—Oui, dit Nordèt, mais pour remorquer cela, faudrait une barque à la traîne, et nous n'en avons qu'une que nous n'avons pas, faut le dire, et...

—Mais que nous aurons, interrompit Crochetout. Or, quand on a une barque on peut en avoir deux...

—Et trois ! dit Pailenqueu. Ça c'est vu et ça se verra.

—C'est vrai ! murmura Nordèt. Il ne s'agit que de crocher, et quand on a des doigts au bout des mains...

Crochetout se frappa le front.

—Enfants ! dit-il. Ayez confiance en moi ! J'ai relevé le point. Cette nuit nous aurons les millions et demain nous entrerons à Brest avec ; mais tonnerre ! après cela, les goddem nous payeront la *Brûle-Gueule*. Avec la part de prise, on commencera à fréter un corsaire et on aura le reste !

—Bitte et bosse ! en avant ! c'est dit ! hurla Pailenqueu.

—Alors, silence et attention ! La première chose à faire, c'est de crocher la barque sans donner l'éveil !

Nordèt s'était glissé près du commandant :

—Et Kernœ ? demanda-t-il.

Crochetout étendit la main vers la mer ; un sixième nageur apparaissait vaguement :

—C'est lui ! dit le maître.

Et saisissant un bout de corde qu'il avait enroulé autour du corps, il le lança dans l'espace. Le nageur saisit l'amarre et sauta avec une agilité merveilleuse sur le récif.

Crochetout lui prit le bras et le serrant énergiquement.
 —Kernoe ! dit-il, dans une heure nous aurons une chaloupe, dans trois heures nous aurons trois millions et au lever du jour nous entrerons à Brest.
 Kernoe secoua doucement la tête.
 —Dieu vous aide ! dit-il. Peut-être demain soir serai-je près de vous.
 —Demain ! dit Crochetout. Nous quittes-tu donc ?
 —Sur l'heure ! il le faut !
 Crochetout se pencha vers le jeune homme.
 —Où vas-tu ? demanda-t-il à voix basse.
 —A la ferme ! répondit Kernoe sur le même ton mystérieux.
 Le commandant tressaillit.
 —Chez Yvanec ? dit-il.
 —Oui.
 —Tu oseras le voir ?
 —Il le faut !
 —Mais puisque Jeanne n'est plus à la ferme !
 —Une pensée m'est venue ! C'est le père qui l'a fait disparaître et qui seul sait où elle est cachée. Il veut la torturer pour la forcer à parler.
 —Crois-tu donc ?...
 Kernoe fit un signe affirmatif.
 —C'est possible ! murmura Crochetout. Alors, tu vas à terre ?
 —Oui. Je verrai le père... Je lui parlerai !
 —Veux-tu qu'on t'accompagne ?
 —Non ! Le père est seul à la ferme. Qu'ai-je à craindre ?
 —Ne le sais-tu pas ? dit Crochetout en regardant fixement le jeune homme.
 Kernoe fit un geste de triste résignation :
 —Dieu m'a protégé une première fois, dit-il, pourquoi en me protégerait-il pas une seconde ?
 —Laisse-moi t'accompagner.
 —Impossible ! je veux agir seul. Il le faut !
 —Alors, agis sans retard et profite de l'instant où tous les gars sont retenus autour du recteur.
 Kernoe tendit la main au commandant :
 —Je n'avais voulu rien faire sans vous prévenir, dit-il, c'est pourquoi je suis revenu.
 Crochetout étreignit les doigts du jeune homme.
 —Il est une heure du matin, dit-il ; jusqu'à cinq heures nous t'attendrons.
 —Merci ! dit Kernoe.
 Et il s'élança à la mer.
 —Cré mille n'importe quoi ! s'écria le vieux maître. Ous qu'il court ?
 Crochetout fit un effort violent.
 —A la mort, peut-être ! dit-il.
 —Oh ! reprit Nordèt, et dire que tout cela, c'est parce que le chat du bord est mort !

XII

NINORC'H.

Les chaumières étaient vides à quelques lieues à la ronde, car la nouvelle répandue que cette nuit-là on assisterait à l'office divin avait fait quitter toutes les demeures. La neige, qui avait cessé de tomber depuis plusieurs heures, précipitait de nouveau ses tourbillons floconneux, qui recouvraient la terre d'un blanc linceul.

Dans les genêts surtout, l'effet de cette neige était réellement magnifique. Recouvrant et enduisant ces tiges hautes et flexibles dont la brise balançait l'extrémité, elle donnait à ces forêts, d'ordinaire si sombres, l'aspect d'un champ fantastique de grands maïs argentés.

Les chemins creux, couverts de neige, semblaient encaissés entre deux hautes murailles et les carrefours qui, comme celui des Trois-Croix, avaient à leur centre un roulers gigantesque,

prenaient les aspects les plus fantastiques, car cette blancheur immaculée de la terre faisait paraître encore le ciel plus noir et le paysage se découpait à l'horizon avec une netteté détruisant les lois de la perspective.

Au carrefour des Trois-Croix, le roulers n'était plus qu'une montagne de neige ; les routes qui couraient au nord, à l'est et au sud étaient absolument désertes et aucune empreinte ne se détachait sur le tapis blanc qui recouvrait leur chaussée.

Un silence profond, absolu, que ne troublait même pas le cri d'un oiseau, régnait dans le carrefour qui, placé en contrebas de la crête des falaises, était abrité ainsi et ne recevait pas le bruit de la mer.

C'était quelques instants après que la cloche avait appelé en mer les fidèles autour du recteur, au moment où la messe commençait. Un point noir apparut sur la route de Crozon, ce point grossit rapidement et bientôt la forme d'une femme se détacha sur le ton blanc du paysage.

Cette femme, qui marchait d'un pas précipité, atteignit bientôt le carrefour ; elle s'arrêta devant le poulvaire dont elle considéra attentivement la base, tournant lentement autour. Une tige de genêt était plantée dans la neige, la pointe tournée dans la direction de la route allant à Camaret.

—Ah ! murmura la femme avec une expression de soulagement, il n'est venu personne.

Arrachant la tige qu'elle jeta sur le sol, elle prit la route de droite qu'elle suivit jusqu'à un petit sentier tournant encore à droite. Au bout de dix pas, elle rencontra une haie vive, assez basse, que la neige métamorphosait en muraille.

C'était une haie semblable à toutes celles qui entourent d'ordinaire les fermes de la Bretagne et de la Normandie, haie dont la hauteur est un titre de noblesse pour son propriétaire, car plus une haie est haute et plus naturellement elle indique qu'elle est vieille et par conséquent que la propriété qu'elle encerre est antique.

Cette haie, devant laquelle était arrêté la promeneuse nocturne, était basse, signe certain d'une propriété nouvellement créée. De l'autre côté de la haie, on voyait une plaine, un verger et au centre une maisonnette avec sa toiture en chaume neuf, nouvel indice de construction récente.

Un peu plus loin, dans un enclos voisin et mitoyen avec celui-là, se dressait, à peine sortie de terre, une humble cabane à l'aspect misérable. Tout cela touchait aux terres du fermier Yvanec, le plus riche propriétaire de la presqu'île du Camaret. Cette pauvre cabane était la demeure du vieux serviteur d'Yvanec, du père de Mariic, et la chaumière nouve devant l'enceinte de laquelle s'était arrêtée la femme était la propriété concédée aux nouveaux mariés par la générosité du fermier de Crozon : cette propriété dans laquelle personne encore n'avait eu le droit d'entrer depuis qu'elle était achevée et dont Le Caer avait remis la clef à sa promise selon la coutume touchante et charmante, qui veut que la femme soit le premier être vivant qui pose le pied dans la demeure conjugale, gracieuse allusion au rôle intelligent que va prendre celle qui sera désormais ménagère.

Naturellement donc la demeure de ceux dont le recteur allait bénir l'union était muette et déserte. Fenêtres et volets étaient hermétiquement fermés et pas une traînée lumineuse ne passait, décelant que la maison fût habitée.

La femme, après s'être arrêtée et avoir inspecté soigneusement les lieux, s'était remise en marche ; elle atteignit une grosse porte en bois massif ornée de rosaces de chanvre et de genêts tressés. Elle leva le simple loquet qui fermait le battant et entra.

Arbres, cour, haie, porte étaient couverts de neige. La chaumière se dessinait en noir sous sa toiture argentée. La femme traversa la cour et marcha droit vers l'habitation dont elle fit le tour.

Une petite porte était pratiquée de ce côté près des poulaillers et de la mare aux canards. La femme se baissa contre la porte et écouta. Un léger murmure de voix vint jusqu'à elle,

sans cependant qu'on pût comprendre les paroles prononcées.

—Dorothée ! dit la femme en frappant doucement.

Un silence profond se fit aussitôt dans l'intérieur.

La femme frappa un second coup, un peu plus sec que le premier.

—Qui ? demanda-t-on de l'intérieur.

—Ninorc'h, répondit la femme.

—Ah ! sainte Sébastienne et sainte Cunégonde ! que le ciel qui vous protège nous protège aussi ! Comment, c'est vous ? Dieu de Dieu, dans quelle inquiétude m'avez-vous mise !... Depuis que vous êtes partie, je ne vis plus, je suis comme un corps sans âme, je...

La porte avait été ouverte et Ninorc'h était entrée. Il faisait une obscurité telle dans la pièce qu'il était matériellement impossible de distinguer les objets à deux pas devant soi.

—Est-ce toi, Ninorc'h ? dit une voix douce.

—Mademoiselle ! cria la servante en se précipitant avec un élan joyeux.

—Eh ! oui, saint Jérôme et saint Cloud soient bénis ! Ils nous sont venus en aide. Je l'avais bien dit, il n'y a rien de tel que vingt-trois oraisons aux deux saints, une de plus à saint Cloud. Cela m'a toujours réussi pour faire cesser les évanouissements. Et le médecin de Quimper qui prétendait que c'était parce que c'était long à dire et que les malades avaient alors le temps de...

—Mademoiselle, ma bonne demoiselle ! disait Ninorc'h en pleurant. Oh ! vous n'avez plus rien à craindre, allez, vous êtes sauvée. Ici, vous êtes en sûreté. Votre père ne vous tuera pas.

—Mais où suis-je donc, Ninorc'h ?

—Chez Mariic, dans la maison qu'elle va habiter avec Le Caër.

—Et qui m'a conduite ici ?

—Comment ! vous ne savez donc pas ?

—Elle ne sait rien, la chère demoiselle, dit Dorothée qui battait le briquet pour allumer une lampe. Je n'ai pu rien lui dire et ce n'est pas ma faute, j'en atteste saint Paterne et saint Amour ; je mourais d'envie de parler, mais la chère demoiselle était toujours évanouie. Elle vient seulement de revenir à elle quand tu es arrivée et je n'ai... Allons, bon, voilà l'amadou qui ne veut pas prendre, continua Dorothée en s'interrompant. Et dire que je l'ai payé de mes deniers comme de la bonne marchandise. Ah ! saint Pierre et saint Paul, que la porte du paradis soit fermée au coquin de marchand qui...

Tandis que Dorothée parlait, maugréait et s'efforçait de faire jaillir la lumière, Ninorc'h, qui s'était rapprochée de la chaise sur laquelle était étendue Jeanne, tenait les mains de la jeune fille et lui expliquait brièvement la façon dont elle, Dorothée et Mariic l'avaient enlevée de la ferme.

Jeanne secoua tristement la tête.

—Il fallait me laisser, dit-elle.

—Vous laisser ! s'écria Ninorc'h.

—Vous laisser ! ajouta Dorothée qui venait enfin de faire jaillir la lumière et tenait son allumette enflammée ; mais que tous les saints du paradis ne m'aient plus en pitié si Yvanec ne vous eût tuée comme un poulet, ma pauvre petite !

—Mais mon père, s'il apprend ce que vous avez fait, fera retomber sur vous sa colère.

—Bah ! bah ! fit Dorothée, ne vous inquiétez pas de cela.

—Mais Mariic, mais Le Caër... mon père s'en prendra à eux.

—Ils s'arrangeront pour qu'Yvanec ne sache rien.

En achevant ces mots, Dorothée, qui était occupée à allumer la lampe, plaça cette lampe sur une table et la pièce fut faiblement éclairée.

Jeanne avait laissé glisser à terre ses pieds qui jusqu'alors avaient été appuyés sur une chaise ; elle se cramponna au dossier de ce siège et fit un effort pour se lever. Ninorc'h la saisit par le bras et la soutint.

—Où donc voulez-vous aller ? demanda-t-elle à sa jeune maîtresse.

—A la ferme ! répondit Jeanne.

—A la ferme ! s'écria Dorothée en bondissant. Ah ! saint Crépin et saint Cabin, la pauvre chère petite est folle.

—Mademoiselle, mademoiselle !... dit Ninorc'h en retenant Jeanne.

—Je veux aller à la ferme, répéta la jeune fille d'une voix nette et décidée.

—Mais pourquoi faire ?

—Pour voir mon père et lui dire que je n'ai pas voulu fuir.

—Mais, sainte Vierge, mère de Dieu ! il a juré de vous tuer cette nuit même, dit Dorothée.

—Qu'il me tue, dit Jeanne d'une voix sombre et avec un geste énergique.

—Mais vous êtes folle, mais vous n'y songez pas, mais c'était bien la peine de tant faire pour...

—Mais mademoiselle, s'écria Ninorc'h vous voulez donc mourir ?

—Oui, dit Jeanne, je veux mourir.

—Et pourquoi, mon Dieu ?

—Je veux mourir et je ne veux pas que des innocents souffrent pour moi la colère de mon père, Oh ! si j'avais eu conscience de moi-même quand vous êtes venues, je ne me serais pas laissé enlever. Je veux mourir... Que m'importe la vie ? le bonheur maintenant a fui à jamais pour moi.

—Mademoiselle.

—Mon enfant.

—Laissez-moi, je veux aller à la ferme, je veux voir mon père, je veux mourir.

Et Jeanne, faisant un geste pour écarter les deux femmes, s'avança vers la porte en faisant des efforts visibles pour se maintenir debout. Arrivée près de la muraille, ses forces la trahirent, elle flageola sur ses jambes et se retint à une table pour ne pas tomber. Ninorc'h s'était élancée vers elle et l'avait prise dans ses bras pour se soutenir.

Jeanne frissonna au contact de ces deux bras qui l'entouraient. Par suite de l'un de ces phénomènes étranges si particuliers aux états nerveux, ce contact produisit une commotion semblable à celle du fluide électrique et qu'explique à merveille le toucher sur une feuille de sensitive.

Jeanne fit comme la feuille délicate, elle demeura un moment dans l'hésitation, puis sa tête s'inclina, ses bras levés retombèrent, sa taille se courba et elle s'affaissa sur elle-même. Dorothée, qui s'était précipitée, aida Ninorc'h à soutenir la jeune fille, et toutes deux la transportèrent sur un grand fauteuil.

Jeanne était évanouie : les deux femmes lui prodiguaient leurs soins les plus empressés, mais rien ne paraissait agir sur la pauvre enfant.

—Ah ! sainte Vierge, dit Dorothée en joignant les mains, je ne l'entends plus respirer... mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce qu'elle est morte ?

XIII

LE BLESSÉ

—Morte ! répéta Ninorc'h, oh ! non, non, ce n'est pas possible, le bon Dieu n'eût pas permis une pareille chose.

—Mais si elle n'est pas morte, elle veut mourir, dit Dorothée.

—Oui, parce qu'elle ne sait pas...

—Alors il faut lui apprendre...

—Lui apprendre ! interrompit Ninorc'h, y pensez-vous, dame Dorothée ?

Et se penchant vers son interlocutrice.

—Ce serait la tuer plus sûrement que le ferait le maître, dit-elle à voix basse.

—Cependant, il faudra bien qu'elle sache...

—Oui, doucement, sans lui faire mal, car je la connais, la chère demoiselle, elle en mourrait, je le dis encore.

—Pourtant ma bonne Ninore'h, le temps s'écoule, les heures se passent. Jour du ciel, qu'est-ce que nous allons devenir ? Le père Yvanec est capable de nous faire hacher comme chair à pâté, savez-vous ? Ah ! saint Christophe et saint Geo...

Ninore'h l'interrompit du geste.

—Elle a fait un mouvement.

—Oui, elle rouvre les yeux. Ah ! saints Innocents, soyez bénis.

Ninore'h se pencha rapidement vers Dorothée et lui glissa quelques mots dans l'oreille ; Dorothée ouvrit de grands yeux, et fit un signe affirmatif.

—Vous avez raison, murmura-t-elle.

Jeanne poussa un profond soupir : évidemment elle commençait à revenir à elle. Ninore'h fit un signe à Dorothée ; les deux femmes prirent place sur deux sièges de chaque côté de Jeanne, sans paraître cependant accorder la plus légère attention à la jeune fille.

—Alors, dit Dorothée, tu étais donc avec Mariic ?

—Oui, répondit Ninore'h du ton d'une personne qui continue à raconter une histoire.

—C'était la nuit ?

—Pas tout à fait, c'était le matin, de grand matin : il ne faisait plus nuit déjà, mais il ne faisait pas encore jour ; le soleil allait se lever.

—Quand donc était-ce ?

—Il y a trois semaines à peu près.

—A l'époque alors où on s'est battu sur les côtes ?

—Justement : c'était même le lendemain de ce jour où les chaloupes anglaises avaient attaqué les bleus dans la caverne de la falaise.

—C'est cela, je me souviens.

Sans doute Jeanne avait entendu et compris car elle ouvrit tout à fait les yeux et regarda fixement la loquace marchande de Telgruc.

—On s'était battu toute la journée, et la nuit venue le combat avait recommencé sur la falaise, dans les genêts, dans les bruyères, poursuivit Ninore'h. Vous vous souvenez, n'est-ce pas ?

—Oh ! parfaitement ; quand les coups de fusil cessèrent, c'est qu'on vint nous avertir que tous les bleus étaient morts.

—C'est cela, oui, c'est cela. Ce fut alors que mademoiselle Jeanne fut en proie à cette crise effrayante dont elle ne s'est pas encore relevée.

—Oui ; pauvre chère enfant, nous faisait-elle mal !

—Et vous avez entendu le nom qu'elle répétait sans cesse ?

—Oui, c'était celui d'un homme...

—Du jeune homme de Quimper ?

Un cri sourd retentit et deux mains saisirent celles de Ninore'h.

—Que dis-tu donc ? murmura Jeanne en se penchant vers la servante de qui donc parles-tu, Ninore'h ?

Ninore'h échangea un regard rapide avec Dorothée, et se retournant vers Jeanne :

—Oh ! dit-elle, vous m'avez entendue, mademoiselle ?

—Oui ; de qui parles-tu ? Réponds, je veux le savoir.

Et Jeanne se dressa, l'animation peinte sur le visage ; Dorothée contraignit doucement la jeune fille à se rasseoir.

—Laissez-la parler, dit-elle avec un accent suppliant.

—Toute la nuit, nous l'avions passée en prières, poursuivit Ninore'h ; Mariic et moi nous étions demeurées au chevet de la chère demoiselle qui avait le délire. Cependant elle était plus calme quand le maître est venu et a ordonné de sortir, avec défense de rentrer dans la salle de la ferme. Alors nous sommes sorties et nous allions regagner la chambre, lorsque le Gury et un autre gars sont arrivés dans la cour portant un corps... c'était un blessé. Ils nous ont demandé à les aider ; nous avons pansé les plaies, et tandis que nous travaillions, ils nous ont raconté que c'était dans les genêts, par hasard, qu'ils avaient retrouvé celui-là qui n'était pas encore mort.

—Alors Mariic et moi nous nous sommes regardées, et puis quand nous avons été seules et tandis que le Gury et son

compagnon installaient le blessé dans la grange, Mariic me dit :

—"Jésus ! s'il y en avait d'autres abandonnés dans les bruyères et les genêts ?

—"Sainte Vierge ! que je lui réponde, cela se pourrait, dit-elle. Tes gars ont bien trouvé celui qu'ils ont rapporté.

—"Ah ! si j'avais la pensée qu'il peut y en avoir d'autres, je ne pourrais plus dormir.

—"Ni moi !"

—Et Mariic me regardait comme pour me demander ce qu'il fallait faire.

—"Eh bien ! lui dis-je, si nous y allions toutes les deux, sur la falaise, là où on s'est battu ?"

—"Mariic dit qu'elle voulait bien, et nous voilà parties. Ah ! Jésus, mon Sauveur, quel affreux tableau ! je le vois encore comme si j'y étais. Les genêts étaient hachés, les gros arbres avaient le tronc lacéré par les balles, les bruyères étaient brisées et la terre piétinée.

—"Nous faisons le signe de la croix à chaque pas et nous prions le Seigneur de nous venir en aide... Il y avait des lambeaux d'habits, des vestes aux gars, des poignées de cheveux ensanglantés, des mares de sang dans lesquelles nous marchions quelquefois et qui rougissaient nos bas et nos souliers.

—"Nous avançons, nous cherchions et nous ne voyions rien ! Persuadées qu'il n'y avait plus ni blessé à secourir, ni cadavre à ensevelir, nous allions nous en retourner, quand en passant devant un endroit où les bruyères étaient plus épaisses nous crûmes entendre du bruit.

—"Nous nous arrêtâmes, mais nous avions beau regarder, nous ne pouvions rien voir. Enfin le bruit qui avait cessé recommença..."

Ninore'h s'arrêta comme pour reprendre haleine. Jeanne s'était penché vers elle et paraissait suivre les diverses phases de son récit avec un intérêt extrême.

—Après ? après ? dit la fille du fermier d'une voix haletante.

—Mariic et moi nous cherchions dans les bruyères, reprit Ninore'h, quand nous découvrîmes un blessé.

—Qui était-ce ? demanda Jeanne.

—Nous ne savions pas encore, mademoiselle. Enfin nous le dégageons. Le malheureux était étendu sur le dos ; il avait trois grandes blessures : l'une à la tête, l'autre à l'épaule, la troisième à la poitrine. Le sang le recouvrait entièrement ; il agonisait, et c'était dans son agonie qu'il avait fait les mouvements qui avaient attiré notre attention.

—"Mariic courut à la source de la falaise et rapporta de l'eau ; nous avions emporté du sel et tandis que Mariic allait dans les genêts chercher de la racine de l'arbre à blessure, je me mis à laver les plaies et à les dégager.

—"Je commençai par la tête, et alors je vis le visage du bleu, c'était un bleu, nous l'avions reconnu à ses vêtements ; mais quand j'en vins à la blessure de la poitrine, les vêtements me gênèrent, et je voulus les écarter. J'enlevai la veste et Mariic coupa la chemise, car le linge était collé sur la poitrine par le sang coagulé, et nous avions peur, en l'arrachant violemment, de rouvrir la plaie à demi fermée.

—"Comme j'étais le sang doucement, avec précaution, ma main gauche, en écartant le linge, rencontra un objet qu'elle saisit. Je regardai cet objet : c'était un médaillon en or fermé. Dans la crainte de l'abîmer, ou qu'il ne gênât, je l'enlevai et je le mis dans ma poche.

—"Nous prodiguions nos soins au blessé, mais il ne revenait pas. Enfin, un soupir s'exhala de sa poitrine et ses joues se colorèrent un peu. Des paroles, que nous ne pouvions pas comprendre, vinrent mourir sur ses lèvres.

—"Il serrait dans sa main une petite croix d'or et un papier. Je demurai un moment stupéfaite et Mariic aussi, car nous venions de reconnaître dans cette croix celle que vous portiez étant enfant et que votre frère Maüyc vous avait donnée au pardon de Ploërmel.

—Oh ! murmura Jeanne, c'était donc vrai !

Et elle laissa retomber sa tête dans ses mains.

—Sur le papier il y avait écrit, avec de l'encre noire : Quimper, décembre 1796, poursuivit Ninorc'h ; et plus bas, avec une encre roussâtre qui avait l'air d'être du sang, il y avait : " Je t'aime ! "

Jeanne saisit les deux mains de la servante ; et les pressant fortement :

—Il y avait cela ! s'écria-t-elle avec une expression impossible à rendre.

XIV

FRANCE

Un léger silence suivit cette interrogation formulée d'une voix haletante.

—Il y avait cela ? répéta Jeanne.

—Oui, mademoiselle, il y avait cela.

—Il y avait : Quimper... décembre... 1796... et...

—Je t'aime ! ajouta Ninorc'h.

Jeanne se renversa en arrière.

—Lui... c'était lui ! s'écria-t-elle. Oh ! mon Dieu ! c'est donc vrai ? Il m'aime !

Et se dressant vivement, avec une énergie dont on n'eût pu la croire capable, Jeanne s'élança dans la salle qu'elle parcourut rapidement.

—Je ne veux plus mourir ! disait-elle avec des gestes fébriles et des regards affolés, je ne veux plus mourir ! Sauvez-moi, il m'aime ! Mon père, je ne veux pas mourir !

Dorothee et Ninorc'h entouraient la jeune fille et s'efforçaient de la calmer.

—Oui, il vous aime, ma belle demoiselle ; et qui donc ne vous aimerait pas ? disait Ninorc'h avec tendresse.

—Et vous ne mourrez pas ; je répons de vous corps pour corps, ajoutait Dorothee. Sainte Prisca et sainte Scholastique me confondent si je vous laisse tant seulement enlever un cheveu du chignon.

—Calmez-vous, calmez-vous, reprenait Ninorc'h ; car Jeanne, en proie à un nouvel accès nerveux, agitait ses membres avec des secousses saccadées.

Les larmes, heureusement, se firent jour, et les nerfs se détendirent. Jeanne retomba faible et sans voix.

—Faut-il continuer ? lui demanda Ninorc'h après un court silence.

—Oui... continue... Dis-moi tout, répondit Jeanne avec un accent languissant.

—Dame ! quand Mariic et moi avons compris que celui que nous venions de soigner était le jeune homme de Quimper, dont nous avait parlé la cousine, celui qui vous aimait si fort, alors nous nous sommes dit : On le sauvera. Les gars étaient partis ; ils n'avaient pas trouvé le jeune homme ; nous sommes vite revenues. Le pauvre blessé était toujours au même endroit, respirant à peine ; il ne bougeait pas.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'en faire, où le porter ?

—Dans notre maison, dit résolument Mariic ; j'ai la clef et je défendrai à Le Caër d'y entrer jusqu'au jour de notre mariage. Il ne saura rien ; nous ne serons donc que nous deux pour garder le secret. Quand il sera guéri, nous le ferons partir.

—Et puis nous pensions que nous vous préviendrions, que vous nous diriez ce qu'il faudrait faire. Est-ce que nous pouvions croire alors que vous seriez en prison, vous, chère demoiselle ; que le maître serait votre gardien et que la mort serait au-dessus de votre tête ?

—Enfin, nous nous décidons à profiter de ce qu'il ne faisait pas encore grand jour pour essayer d'emporter le blessé. Heureusement, la distance n'était pas bien grande ; mais il fallait faire vite dans la crainte que les gars ne revinssent.

—Mariic et moi nous essayions d'emporter le pauvre jeune homme ; mais il était toujours sans connaissance ; il ne savait pas ce qui se passait : alors, il ne pouvait ni s'aider, ni nous

aider. Il était lourd et nous avions bier du mal, et nous craignons de le voir passer à chaque minute dans nos bras.

—Mon Dieu, Seigneur ! disait Mariic, nous n'arriverons jamais. Ah ! si Le Caër était là.

—Et si nous étions prises par les gars, disais-je aussi nous serions perdues."

—Cela nous redonnait courage, et nous essayions à avancer quand nous entendons tout d'un coup un grand bruit dans les genêts ; Nous nous arrêtons, plus mortes que vives. Nous n'avons pas même le temps de cacher notre blessé.

—Ah ! nous avons eu là les angoisses de la dernière heure, car nous nous croyions prises par les gars, qui nous auraient massacrées pour nous punir. Les genêts s'écartent, nous murmurons le *De profundis*, quand un homme saute près de nous : c'était le poulpican, c'était Philopen le muet.

—Il se baisse, il saisit le corps du blessé dans ses bras, l'enlève comme une plume et se met à courir en nous faisant signe de le suivre. Mariic et moi nous lui obéissons sans savoir pourquoi, et nous arrivons à la maison de Le Caër.

—Alors Philopen fait signe d'ouvrir la porte ; Mariic obéit et il entre et dépose le blessé sur le lit, et puis il se met à siffler. Alors la Mary-Morgan surgit là, sans qu'on sache d'où ni comment.

—Sainte Vierge ! interrompit Dorothee, en se signant. Saint Florentin et saint Barnabé ! sainte Ursule et sainte Gudule ; saint Guy et saint Eusèbe, j'en serais devenue folle, moi qui vous parle !

—Après, après ? disait Jeanne.

—Et la Mary-morgan s'est approchée, continua Ninorc'h ; et ce n'est pas une damnée, puisque Mariic a fait le signe de la croix devant elle, et qu'elle ne s'est pas envolée en criant. Elle avait une besace sur l'épaule : elle l'ouvrit. Philopen prit dedans des fioles, des instruments, des morceaux de toile, et il se mit à examiner les blessures du bleu. Et puis il les pensa, et fit des gestes à la Mary-Morgan qui se retourna vers nous.

—Nous avons regardé sans oser bouger, sans dire un mot, sans faire autre chose que regarder. Le blessé n'avait pas repris la conscience de lui-même ; mais il paraissait être beaucoup mieux depuis que le poulpican l'avait soigné ; son visage n'indiquait plus la souffrance.

—Le maître vous aime et vous dit merci, dit la Mary-Morgan avec une voix plus douce qu'un rayon de miel. Vous avez fait une bonne action en sauvant un bleu, il veut vous aider. Tous les jours il viendra apporter ici des soins et des médicaments. Ne vous inquiétez pas de la manière dont il entrera et sortira. Le blessé guéri, le maître laissera une récompense que Mariic trouvera le jour de son mariage. Jusque-là, implorez toutes deux le ciel pour celui qui a besoin de prières !

—Et la Mary-Morgan et Philopen s'en sont allés, et nous aussi nous avons quitté la maison après nous être assurées que le blessé était mieux.

—Le lendemain nous sommes revenues, et il paraissait être mieux encore, et tous les jours il allait de mieux en mieux. Jamais nous ne voyions le poulpican, et cependant chaque matin nous trouvions sur une table les médicaments et tout ce qui était nécessaire pour soigner le blessé et le guérir.

—C'était pendant ce temps que nous avons su, ma bonne demoiselle, que le père voulait vous tuer... Nous ne pouvions vous voir, mais nous voulions vous sauver, et pour vous forcer à vivre, nous vous avons amenée dans cette maison..."

Ninorc'h se tut en regardant la jeune fille. Jeanne paraissait absorbée dans une rêverie profonde. Un violent combat se livrait évidemment dans l'âme de la pauvre enfant. Dorothee et Ninorc'h attendaient avec une anxiété visible, Jeanne leur prit les mains et parut prête à parler...

—Mademoiselle ! dit Ninorc'h.

Jeanne ne répondit pas. Ses grands yeux, en laissant errer leurs regards dans la salle, venaient de rencontrer un crucifix appendu à la muraille, comme il s'en trouve dans toutes les habitations de la Bretagne.

S'appuyant sur Ninore'h, elle se leva et se dirigea vers ce crucifix. Elle tomba à genoux devant la croix et elle pria longuement, les mains jointes, les regards abaissés. De grosses larmes s'échappaient de ses paupières, tremblaient comme des perles suspendues au bord de ses longs cils et retombaient sur ses doigts enlacs qu'agitaient des tressaillements convulsifs. Jeanne demeura longtemps ainsi, absorbée dans une muette rêverie.

Elle se releva comme ayant pris un parti décisif, et, se tournant vers les deux femmes :

—Où est-il ? demanda-t-elle d'une voix tremblante d'émotion. Je veux le voir... je veux lui parler !

Dorothee et Ninore'h se consultèrent du regard, puis, avec un même mouvement, désignant une porte percée dans la muraille :

—Il est là ! dirent-elles ensemble.
Jeanne leva les yeux vers le ciel.

XV

SCÈNE DE NUIT.

À l'heure où la cloche avait appelé les fidèles, quelques hommes seulement étaient demeurés à terre, ainsi que je crois l'avoir dit précédemment. Parmi ces hommes était Yvanec.

Depuis la disparition de sa fille, depuis le moment où Séverin s'était élançé à la recherche de sa sœur, le vieux fermier était demeuré muet et pensif, absorbé dans des flots de réflexions pénibles. Il avait vu partir tous les gars et toutes les filles sans même s'informer de ce qu'allait faire toute cette population.

Seul dans sa ferme, Yvanec n'avait pas quitté la grande salle. Il s'était promené à grands pas, les mains derrière le dos, le regard rivé sur le seuil.

Sa fille Catherine avait accompagné la population des fidèles ; elle avait espéré trouver dans la célébration de l'office divin une consolation à ses maux, un remède à ses douleurs.

Les heures s'étaient écoulées et la nuit était venue sans que le vieux fermier se fût aperçu de l'obscurité profonde dont il était entouré. Il était là debout, immobile, les deux mains enfoncées dans les plis de sa ceinture de laine noire, le front penché, l'air sérieux et triste, le regard fixe. Les ténèbres les plus opaques avaient envahi la salle et empêchaient de distinguer les objets les plus proches.

Combien de temps Yvanec avait-il passé dans cette inaction douloureuse ? Certes, il n'eût pu le dire. quand, au milieu du silence absolu qui régnait au dehors, le bruit d'un pas rapide retentit venant de la campagne. Quelques instants s'écoulèrent, puis on frappa à la porte.

Yvanec tressaillit comme quelqu'un que l'on tire brusquement d'un profond sommeil : il écouta. Un second coup plus sec fut frappé extérieurement. Le vieillard alla ouvrir.

L'obscurité qui régnait dans la salle fit paraître moins noires les ténèbres qui enveloppaient la cour. La porte, en s'ouvrant, avait dessiné avec son chambranle un quadrilatère demi-lumineux, au centro duquel se détachait la silhouette d'une ombre d'homme. Cet homme s'avança lentement. Il portait le costume du pays. Un chapeau aux bords énormes était rabattu sur ses yeux et projetait une ombre qui, avec l'obscurité qui régnait, dissimulait entièrement les traits du visage.

—Qui êtes-vous ? demanda brusquement Yvanec.

—Un homme sans armes ! répondit le nouveau venu en entr'ouvrant sa veste et en écartant ensuite ses mains nues, pour faire voir qu'il disait vrai.

—Que voulez-vous ? demanda encore Yvanec. Vous n'êtes pas du pays, je ne connais pas le son de votre voix.

—Je veux vous parler.

Yvanec prit le briquet placé sur la table. Le nouveau venu devina sans doute l'intention du fermier car, s'avancant vivement :

—N'allumez pas ! dit-il.

—Pourquoi ? demanda Yvanec.

—Parce que, si je désire vous parler, je ne veux pas que vous voyiez mon visage...

Puis, après un silence :

—J'étais en Bretagne en 1793 ! poursuivit l'inconnu.

Yvanec ne répondit pas.

—J'étais à Pontcroix la nuit du 14 décembre !

Le fermier poussa un rugissement sourd :

—A Pontcroix ! la nuit du 14 décembre 1793 ! s'écria Yvanec.

—Oui ! dit froidement l'inconnu.

—Oh ! il faut que je sache qui tu es !

Et Yvanec étendit la main pour saisir le briquet, mais, avec un mouvement plus rapide que la pensée, l'inconnu bondit et saisit la pierre et l'amadou qu'il lança dans la cour par la porte ouverte. Alors, se ruant sur cette porte, il la referma à clef et arracha la clef qu'il mit dans sa poche.

Tout cela avait été accompli avec une vivacité telle que le vieux fermier n'avait pu tenter un mouvement pour s'y opposer.

Furieux d'être ainsi privé du moyen de voir son interlocuteur, il poussa un cri sourd et sauta sur un fusil placé dans un angle de la cheminée dont l'âtre était désert. L'homme ne manifesta pas la moindre émotion, et cependant le canon du fusil effleurait sa poitrine de sa gueule menaçante.

—Tuez-moi ! dit-il froidement : vous voyez que je ne saurais me défendre !

Yvanec jeta son fusil sur la table.

—Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? demanda-t-il. Dans quel but êtes-vous venu cette nuit à la ferme ?

—Dans le but de vous voir et de vous parler sans témoin.

—Pourquoi ?

—J'étais à Pontcroix, la nuit du 14 décembre 1793 ! reprit l'inconnu.

Yvanec fit encore un mouvement violent, mais il se contint.

—Après ? dit-il.

—Il était bien tard, poursuivit l'inconnu, quand un homme jeune quitta la lande de genêts dans laquelle il marchait pour longer une haie d'ajoncs enseignant une pièce de terre. Ce jeune homme s'avancait lestement, de cette allure vive et nette du voyageur satisfait de son voyage. Ce jeune homme venait d'Audierne et il portait dans la poche de sa veste un contrat d'engagement fait avec un corsaire du port qui s'était entendu avec lui.

L'inconnu s'arrêta ; Yvanec poussa un profond soupir.

—Le jeune gars était donc heureux, poursuivit l'inconnu, et il chantait, tout en marchant, un beau Noël de circonstance. Déjà il apercevait le clocher de Pontcroix, il pressait sa marche pour arriver plus vite, lorsque, au détour d'un petit chemin, il vit un canon de fusil s'abaisser rapidement dans sa direction.

« Il n'eut ni le temps de pousser un cri ni de se jeter de côté. la lumière jaillit, la fumée monta vers le ciel, le coup partit, et le jeune homme tomba baigné dans son sang : une balle lui avait traversé la poitrine presque de part en part. Le malheureux se roidit dans une convulsion suprême, puis il demeura immobile, ne donnant aucun signe de vie.

« Alors un homme, qui avait écarté les ajoncs, s'élança de l'intérieur de la closerie. Cet homme, qui avait les cheveux blancs, tenait à la main une carabine de chasse encore fumante. Il se pencha vers le jeune homme et le considéra attentivement... puis il se releva...

—Vous ne dites pas, interrompit Yvanec, que tandis que celui qui venait de faire feu considérait attentivement l'autre personnage, deux larmes s'échappèrent de ses yeux, glissèrent sur ses joues et, demeurant un moment tremblotantes aux coins de ses lèvres, tombèrent sur le visage de la victime.

—Cela est vrai, dit l'inconnu. Ces larmes, je crois, se sont incrustées dans les joues du jeune homme.

—Puis l'homme se mit à genoux et il pria longuement.

—Ensuite, reprit l'inconnu, il fouilla dans la poche du pauvre voyageur, et il prit l'engagement signé qu'il examina soigneusement, comme si ce papier eût été pour lui de la dernière importance. Il le serra dans la poche de sa veste, et, fouillant dans son autre poche, il en tira un grand carton qu'il plaça sur la poitrine ensanglantée de l'homme gisant à ses pieds. Et savez-vous ce qu'il y avait écrit sur ce morceau de carton ?

—Oui ! dit Yvanec d'une voix rude et avec un accent de défi : il y avait écrit :

« Vive le roi ! meurent les traîtres ! »

—Alors, reprit l'inconnu, l'homme qui avait tiré se releva, convaincu qu'il laissait après lui un cadavre, et il s'éloigna à grands pas sans même retourner la tête. Est-ce vrai, cela ?

—C'est vrai ! dit Yvanec.

—Je ne me trompe pas ?

—Non ; mais pourquoi me raconter cela ?

—Vous le saurez ! maintenant, savez-vous quels étaient ces deux hommes ? Celui qui était tombé baigné dans son sang, celui qui avait été laissé pour mort, c'était le fils ; celui qui avait fait feu, celui qui s'était mis en embuscade, celui qui avait tué... c'était le père !

Un profond silence suivit ces paroles ; la respiration rauque du fermier troublait seule ce silence. Un moment il avait courbé sa tête au crâne dénudé, mais, la relevant avec un geste plein de fierté :

—Cela est encore vrai ! dit-il ; et si cela était à refaire, le père rechargerait son arme et punirait le traître qui déshonorerait son nom !

—Qui déshonorerait son nom, oui ! dit l'inconnu avec un éclat de voix étrange et en appuyant sur le temps du verbe : à celui-là ni merci ni pitié ; qu'un père lave le déshonneur avec le sang du coupable. Mais celui qui était tombé devant la haie d'ajoncs, dans cette nuit du 14 décembre 1793, celui-là était-il donc coupable ? Était-ce un traître ? était-ce un infâme ?

—Oui ! dit Yvanec.

—Non ! s'écria violemment l'inconnu, non ! Qui trahissait-il ?

—La cause de son père !

—Il ne l'avait pas embrassée !

—Il avait abandonné les siens !

—Non ? mille fois non ! et vous le savez bien ! Il avait constamment refusé de s'engager dans la cause royaliste qui commençait alors à ensanglanter la terre bretonne.

—Son père le lui avait ordonné !

—Il avait répondu respectueusement à son père qu'un homme ne pouvait accepter de pareils ordres. La conviction politique est une question de conscience, et on n'impose pas à sa conscience, on l'écoute ! Quelque chose disait à ce jeune homme que c'était le bien de la France que voulait la Révolution qui éclatait, et qu'après des ères de sang et d'horreurs, viendraient des ères de gloire. Alors le père lui avait dit ce jour-là qu'il combattrait donc ses parents et ses amis, et c'était pour écarter cette épouvantable conjecture que le jeune homme avait résolu de s'embarquer et était allé à Audierne signer un engagement avec un capitaine corsaire.

—En dépit de la défense de son père.

—Il avait désobéi, soit, mais il n'avait pas trahi.

—Si, il trahissait, car il avait une partie des secrets des royalistes.

—Il n'avait pas surpris ces secrets ! s'écria l'inconnu avec véhémence ; on avait parlé devant lui, sans qu'il formulât même la plus mince, la plus légère interrogation.

—Il avait recueilli des confidences.

—En eût-il donc abusé ?

—La prudence ordonnait d'agir ainsi.

—Quoi ! s'écria l'inconnu, un père, par prudence, doit-il tuer son fils ?

—Avant d'être père on est Français, avant de s'appartenir à soi-même on appartient à son roi, avant sa cause à soi il y a celle du maître !

Un silence suivit cette réponse.

—Donc, reprit l'inconnu, si c'était à refaire, le père s'embusquerait de nouveau, attendrait son fils, et lâcherait froidement sur lui la détente de son arme ?

—Oui ! dit Yvanec ; si le misérable avait emporté avec lui les papiers qui pouvaient compromettre la cause de son roi !

—Emporté des papiers, s'écria l'inconnu ; en avait-il donc emporté ?

—Oui.

—Impossible !

—Ces papiers que le père a repris sur le cadavre.

—Mais quels papiers donc ?

—Le double de la liste des chefs royalistes et les endroits où on pouvait les trouver et les surprendre.

—Ces papiers, dites-vous, avaient été volés par le jeune homme ?

—Oui.

—Mais c'est une horrible calomnie.

—Une calomnie, dit Yvanec on se redressant ; c'est une vérité, et la preuve, c'est le père qui les a trouvés, ces papiers, en fouillant lui-même les habits de son fils, ainsi que je vous l'ai dit.

—Vous avez parlé d'un papier, c'est-à-dire de l'engagement signé à Audierne ce jour-là ?

—J'ai parlé de la liste des chefs.

—Mais cela est faux.

—Cela est vrai.

—Quoi, vous affirmez...

Yvanec étendit la main avec un geste empreint d'une solennité superbe :

—Je le jure ! dit-il.

L'inconnu recula en frappant ses mains l'une dans l'autre.

—Mais le malheureux avait donc placé ces papiers par mégarde dans sa poche ?

—Ils n'étaient point dans sa poche : ils étaient cousus dans la doublure de sa veste. La balle qui avait frappé le traître avait lacéré ces papiers, et le sang qui s'échappait de la blessure les avait maculés.

Le jeune homme fit un geste négatif. Yvanec courut vers le lit funèbre, écarta les rideaux et prit sur ce lit une liasse de papiers qu'il apporta.

On ne pouvait voir, car l'opacité des ténèbres était excessive ; mais au toucher, il était facile de constater que le centre de la liasse avait été troué par un corps rond et dur.

L'inconnu fit un geste d'étonnement.

—Qu'est-ce donc que cela signifie ? dit-il ; pourquoi cette liasse de papiers se trouvait-elle dans la poche de la veste du malheureux jeune homme.

—Oui, pourquoi ? demanda Yvanec.

—Hélas ! oui, dit l'inconnu, le père a pu croire à la trahison.

—Et il a bien fait de punir.

—Sans doute ; mais ce qu'il faut maintenant, c'est que celui que son père a accusé et qu'il accuse se justifie, car Dieu a permis l'accomplissement d'un miracle, et s'il a permis qu'il vécût, n'est-ce pas pour se venger ?

—Se venger ? dit Yvanec ; de qui donc ?... de son père ?

—Non, mais de celui qui l'a fait passer pour un infâme et un traître !

Un silence plus long que les deux premiers suivit cet échange de paroles.

L'inconnu avait fait quelques pas dans la direction du lit sur lequel Yvanec avait été prendre les papiers ; en ce moment un rayon de lune glissant par l'une des fenêtres vint éclairer doucement la salle et caresser mollement les tentures sombres du vieux lit. L'inconnu tressaillit violemment.

—Pourquoi ce lit est-il en deuil ? demanda-t-il.

—Parce que, répliqua le fermier, si le royaliste a accompli son devoir sans regret ni remords, le père a eu la faiblesse de regretter l'enfant que lui avait donné la Providence ; l'homme politique avait frappé un traître sans hésiter, l'homme

privé pouvait payer un juste tribut aux sentiments naturels.

L'inconnu fit quelques pas, comme un homme cherchant à calmer une émotion terrible, puis revenant brusquement vers le fermier et s'arrêtant en face d'Yvanec :

—Vous avez déjà un lit funèbre dans cette salle, dit-il, voulez-vous donc en avoir deux ?

Yvanec se redressa :

—Oui, dit-il ; s'il y a deux traîtres dans ma famille, les deux traîtres seront punis.

L'inconnu s'avança vivement.

—Ne dites pas cela ! s'écria-t-il ; Jeanne n'est pas coupable, et le fût-elle, vous ne la punirez pas.

—Je ne la punirai pas ?

—Non ! s'écria l'inconnu avec un accent de voix tout différent de celui avec lequel il avait parlé jusqu'alors.

Yvanec tressaillit violemment comme s'il eût reçu un coup en pleine poitrine ; il chancela même, mais reprenant ses forces :

—Qui donc êtes-vous ? demanda-t-il.

—Vous le saurez, répondit l'inconnu.

—Je veux le savoir, et sur l'heure, sans tarder d'une minute, d'un instant.

Et la voix du fermier avait une alternation telle que le dernier mot s'étouffa dans sa gorge.

FIN

La 7ème partie a pour titre : **KERNOË**

MAISON
AU BON MARCHÉ ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Grande Vente d'Automne

A UNE REDUCTION DIRECTE DE 50 P. C.

Grande Ouverture, LUNDI, le 28 NOVEMBRE

Tous manteaux, dolmans, circulaires, paletots et ulsters, ainsi que tous manteaux d'enfants, réduits de 50 pour cent. Tous sealettes, draps ottomans, drap matelas, drap broché, tweeds à costumes et à manteaux, ainsi que toutes étoffes de fantaisie pour manteaux, réduits de 50 pour cent.

Toutes nos soies noirs et couleurs. Tous nos satins noirs et couleurs. Tous nos velours unis et brochés. Toute notre grande variété de peluches en soie dans toutes les nuances, réduites de 50 pour cent.

Toutes nos étoffes à robes unies et de fantaisie. Tous nos cachemires noirs et de couleurs. Tous nos draps à costumes, réduits de 50 pour cent.

Tous nos châles doubles. Tous nos châles de velours. Tous nos châles à l'épreuve de l'eau. Tous nos châles Paisley, réduits de 50 pour cent.

Tout notre grand assortiment de lainage tricoté, réduit à 50 pour cent.

Toute notre grande variété de tweeds français, écossais et canadiens, réduits de 50 pour cent.

Toutes les lignes ci-haut mentionnées ont été réduites de 50 pour cent sans égard au coltant.

Venez tous vous convaincre de nos grandes réductions.

Vente spéciale à prix réduit de Couvertes, Confortables et Couvrepieds.

Grande réduction sur tous nos tapis, rideaux, matras, pèles, matings, franges, et autres.

Aussi—Tous nos PRELARTS réduits de 25 pour cent.

GRANDE VENTE A SACRIFICE

AU BON MARCHÉ

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

MONTREAL

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

NOUS N'AVONS PAS DE SUCCURSALE

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

Le porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY E. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

OCCASION!!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LA HAINE - 15 cts.	L'IDIOTE, \$1.00 réduit à - 35 cts.
LES ORPHELINES - 15 cts.	LE CHOLERA - 5 cts.
LA FILLE DE CAIN - 15 cts.	Le Traité du Cheval - 5 cts.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement.

S'adresser à

Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

EDWARD STUART

1854—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854

MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps. Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses

CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc., EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour. Les personnes qui désirent avoir des

Articles en Fourrures de Premier Choix,

et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

MEUBLES!

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES EN OR ET EN ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &C, &C'

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Loterie Nationale de Colonisation!

TIRAGE DU 21 DECEMBRE 1887

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

ECURIE BALMORAL

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal